

## La métaphore comme idéologie, comme distinction : une figure bourgeoise ?

L'idée d'une défiguration proprement métaphorique, d'une violence faite au réel par cette figure, ne relève pas d'une conception authentiquement magique de ses pouvoirs, dans l'écrasante majorité des cas – ces pouvoirs n'étant, généralement, pas reconnus. En fait, c'est une lecture vaguement politique qui domine, même si cet implicite est rarement explicité : derrière l'image d'une figure élitiste, dominante, « reine des figures et des salons », on retrouve fréquemment l'idée du caractère idéologique de la métaphore, voire de son caractère « bourgeois ». Sa dimension prétendument spirituelle, voire certaines accusations de mensonge, d'illusion, s'expliquerait ainsi : métamorphosant le réel, imposant le point de vue de son auteur, la métaphore serait l'opium du littéraire, un de ces mirages anesthésiants proposés par la société de classes.

Tout ce que nous avons déjà exposé peut se réinterpréter ainsi : la métonymie Marthe, « l'active, la ménagère, qui s'affaire, va et vient, passe, chiffon en main, d'un objet à l'autre », et la synecdoque Cendrillon, qui toutes deux respectent davantage les faits, seraient les armes à opposer à une métaphore qui masque ou sublime le réel, qui dissimule et qui enchante, qui *divertit*, qui émeut sans rien apporter. On retrouve même cette idée d'une métaphore « petite bourgeoise » sous la plume d'Henri Lefebvre, qu'on a connue plus inspirée : « Dans le “monde pavillonnaire”, on peut dire que la métaphore est reine. C'est une métaphore transsubstantiante : un coin de pelouse, “c'est” la nature, la santé, la joie, vécues de façon à la fois fictive et réelle. Le symbole, miniaturisé, pullule : l'arbuste, le jet d'eau, l'animal en faïence, etc. Dans les grands ensembles la métonymie l'emporte : le tout est dans la partie et la partie équivaut au tout par permutation d'éléments identiques ».<sup>85</sup> Si la critique de la métaphore touche même l'auteur de *Critique de la vie quotidienne* et de *L'Idéologie structuraliste*, en 1966, c'est bien qu'elle s'étend à des gens très divers, qu'elle se renforce de grilles d'analyse différentes. Le groupe  $\mu$  relève d'ailleurs cette idée du philosophe marxiste, qui n'était encore qu'accessoire dans *Le Langage et la Société*, pour lui donner en 1970 statut de programme tout à la fois rhétorique et politique : « nous ne pensons pas qu'il soit vain de traquer les figures de style jusque dans les H.L.M. Nous croyons au contraire que tel est bien l'objectif d'une rhétorique généralisée. » Et de définir leur projet comme une reprise plus scientifique de la même idée : « Mais il faut généraliser à partir de bases solides. »<sup>86</sup>

On le voit, cette façon de présenter la métaphore *contre* les HLM témoigne d'une volonté politique de régler des comptes. De ce point de vue, l'opposition entre « homme de science » et « homme de lettres », telle qu'on a pu la rencontrer dans *Rhétorique générale*, ou entre rhétoricien et poète semble bien provenir d'un marxisme mal digéré, qui se devinait déjà dans l'exigence d'une « distanciation » propre au rhétoricien : derrière l'apparence brechtienne, c'est l'idée de Turbayne qui est utilisée, mais le mot apporte une évidente « connotation » révolutionnaire. Lorsque le groupe  $\mu$  expose le cas du poète qui refuse de dire qu'« un chat est un chat » (Baudelaire, en l'occurrence), les choses sont plus claires encore, il attaque précisément sa démonstration par une profession de foi « matérialiste » : « Il est vrai que dans certains contextes socio-culturels, la divinisation du chat n'est pas métaphorique. De même, la vache, qui pour nous est bonne à traire, est un être divin pour les Hindoux. »<sup>87</sup> Le poète apparaît comme un « ennemi » en cela que, pour lui, *le monde n'est pas rempli de choses ou d'êtres « bons à traire »*. On pense alors à ces marxistes évoqués par

85 Henri Lefebvre, *Le Langage et la Société*, NRF Gallimard, Paris, 1966, coll. « Idées », p. 288-289.

86 Groupe  $\mu$ , *Rhétorique générale*, p. 9, n. 7.

87 *Ibid.*, p. 124.

Castoriadis qui extrapolent à l'ensemble de l'humanité les motivations et les valeurs de leur société, qui érigent « la mentalité capitaliste en contenu éternel d'une nature humaine », étranges « révolutionnaires » qui traitent par le mépris la majorité de la population du globe – comme ici les poètes et les Hindoux – alors qu'ils constituent eux-même une autre « curiosité » anthropologique.<sup>88</sup> En effet, entre la divinisation des animaux et leur réification, ou du moins leur utilisation sans égard, il y a un espace pour un rapport apaisé aux autres êtres. Ce n'est d'ailleurs pas seulement pour les Hindoux qu'une vache mérite mieux que l'exploitation industrielle. A-t-on jamais vu un paysan considérer vraiment ses vaches comme du vulgaire bétail, tout juste bon à traire, puis à abattre quand il ne produit plus assez de lait ? Or, ce respect des bêtes repose bien sur une espèce de métaphore, sur une intuition de cet type-là : même s'il ne s'agit pas de dire qu'un chat ou une vache est un dieu, c'est voir en l'animal *comme une personne*, « quelqu'un » qui mérite de la considération. Est-ce voiler une « réalité » pour autant, est-ce « défigurer » le concept d'animal ? Considérer les bêtes ainsi ne fait pas de Baudelaire ou des paysans des émules de Brigitte Bardot avant la lettre : respecter un animal, ce n'est évidemment pas – pas forcément, du moins – le considérer *jusqu'au bout* comme d'une égale dignité avec l'humain.

On voit donc bien ici l'importance de la métaphore *in absentia* dans la théorie : la métaphore joue le rôle de l'idéologie, elle masque le réel en effectuant un tour de passe-passe entre les mots, entre leurs signifiés, voire chez certains auteurs entre leurs référents. Dans « Proust palimpseste », par exemple, Genette rapproche lui aussi la métaphore de l'idée de *transsubstantiation*, la même année que Lefebvre, mais dans un contexte beaucoup moins polémique : il s'appuie notamment sur une lettre de Proust à Lucien Daudet où l'écrivain évoquait ces phrases merveilleuses « où s'est accompli le miracle suprême, la transsubstantiation des qualités irrationnelles de la matière et de la vie dans les mots humains ». Et Genette de relever plusieurs passages très intéressants qui développent l'idée de ce *miracle* littéraire, de cette « conversion » de la réalité « en une même substance », pure, réfléchissante, « une espèce de fondu, d'unité transparente » semblable au vernis des peintres.<sup>89</sup> Genette ne relève d'ailleurs pas une autre métaphore que l'on devine ici, celle de la transmutation alchimique, de la pierre philosophale. En revanche, il présente sous une forme très platonicienne la recherche proustienne d'une « essence des choses », référence qui n'est pas étrangère à l'auteur de *La Recherche* en effet, mais qui ne joue pas un rôle aussi central. Cependant, ce n'est pas une religion de la métaphore, comme dans « La rhétorique restreinte », que dénonce ici l'auteur de *Figures*. Il conclut même son article en relevant d'autres métaphores mystiques et en suggérant « que Proust accentue dans son vocabulaire » ces analogies, « peut-être purement formelles », « avec une complaisance sans doute teintée d'humour ». Néanmoins, une certaine hésitation sur le modèle de la métaphore se fait jour : pour *rejeter* cette idée d'un miracle, d'une transsubstantiation de la métaphore, qu'il assimile à la quête par Proust d'une « essence commune », Genette rappelle d'abord que la métaphore est « un déplacement, un transfert de sensations d'un objet sur un autre », que la vérité recherchée dans une chose ne peut « se révéler dans une figure qui n'en dégage les propriétés qu'en les transposant, c'est-à-dire en les *aliénant* » (c'est moi qui souligne), puis il définit la métaphore comme « le “rapport” de deux objets », « la mise en œuvre d'une ressemblance et celle d'une dissemblance, une tentative d'“assimilation” et une résistance à cette assimilation », pour suggérer qu'on ne peut rechercher les essences par ce moyen, la

88 Cornelius Castoriadis, « Le Marxisme : bilan provisoire », *L'Institution imaginaire de la société*, Seuil, Paris, 1999, coll. Points essais, p. 38-39.

89 G. Genette, « Proust palimpseste », *Figures I*, Seuil, Paris, 1976, coll. Points (première publication en 1966), p. 39-45. notamment.

dissemblance restant « irréductible ». Ce double modèle, qui semble testé tour à tour, ne présente pas les mêmes résultats pourtant : le premier aurait pu convenir, au contraire, si Genette avait voulu polémiquer avec Proust, et lui prêter *réellement* une intention « transsubstantiante ». Mais, prenant Proust trop au sérieux pour cela, Genette refuse de le caricaturer. Il envisage alors un second modèle qui aurait pu convenir lui aussi, et même mieux encore, mais qui exigeait cette fois de ne plus prendre Proust au mot, de chercher l'esprit derrière la lettre de ses métaphores : de discerner, derrière l'idée d'une « essence » recherchée, derrière l'idée d'un « miracle » ou d'une « transsubstantiation », cette autre idée, somme toute classique, de *transfiguration* littéraire. Les exemples ne manquaient pas, comme ce portrait des Guermantes en escrimeurs, saluant de haut, de loin, tendant la main pour leur « cérémonie » du salut comme on tend une épée pour un duel.<sup>90</sup> En fait, c'est comme si Genette avait refusé de se prononcer sur les métaphores employées par Proust, comme s'il les respectait trop pour les refuser, mais ne les acceptait pas assez pour les interpréter. Toujours est-il que, dans cette hésitation, dans cette indétermination, il cerne des problèmes intéressants, et ne tranche pas entre les deux modèles de métaphore. Il n'en montre pas moins le lien intime qui peut exister entre le modèle substitutif et l'idée de métamorphose, d'*aliénation* : le mot est bel et bien employé, ici, comme reformulation de la transposition métaphorique.

Cette idée d'une métaphore « bourgeoise », pourvoyeuse d'illusions, de drogues ou de miracles bon marché, capable de *déposséder* un mot de son sens, trouve évidemment un terrain de choix dans la théorie en deux temps de Jean Cohen ou de Michel Le Guern, qui présentent certaines similitudes : la métaphore est d'abord une « prédication impertinente », un écart de sens, voire une suppression de sens, un « processus d'abstraction » (chez Le Guern notamment), mais elle est aussi, ensuite, ajout d'une connotation affective, d'une image associée, qui n'apporte aucune information logique nouvelle. De plus, chez Michel Le Guern, si la métaphore fait appel à la connotation des mots, ce qui apporte à la figure une certaine liberté en même temps qu'une certaine ambiguïté, elle le fait d'une façon plus pauvre que dans le symbole puisque, chez elle, la connotation est *liée* par le contexte et contient en quelque sorte ses signifiés *par avance* : la métaphore « impose à l'esprit du lecteur, en surimpression par rapport à l'information logique contenue dans l'énoncé, une image associée qui correspond à celle qui s'est formée dans l'esprit de l'auteur au moment où il formulait cet énoncé », d'une part, et d'autre part, « alors que l'image symbolique doit être saisie intellectuellement pour que le message puisse être interprété, l'image métaphorique n'intervient pas dans la texture logique de l'énoncé, dont le contenu d'information pourra être dégagé sans le secours de cette représentation mentale. »<sup>91</sup> Et l'auteur de préciser que la métaphore s'adresse essentiellement « à l'imagination ou à la sensibilité » alors que l'image symbolique « est nécessairement intellectualisée », opposant donc la métaphore usée, convenue, n'apportant pas grand chose, au symbole neuf, pleinement vivant, alors qu'on pourrait très bien affirmer l'inverse à partir d'autres exemples. La métaphore nous apparaît ainsi telle que le structuralisme nous la présente en général : elle *impose* des représentations sans apporter pour autant d'information logique nouvelle. Voilà qui conforte donc, non seulement l'idée d'une métaphore qui « manipule », qui transmet en sous-main les préjugés de l'auteur, les « connotations » qu'il associe au mot, mais qui conforte aussi, et le rend explosif, le préjugé d'une métaphore ornement du discours. La métaphore n'apparaît donc pas seulement comme le véhicule « autoritaire » de l'idéologie, mais aussi comme pure *distinction*, au sens bourdieusien du terme. L'ouvrage de Jean Cohen prépare particulièrement

90 Marcel Proust, *Le Côté de Guermantes*. Gallimard, Paris, 1994, coll. Folio classique, p. 430.

91 Michel Le Guern, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, *op. cit.*, p. 43-44.

le terrain pour cette seconde idée, avec cette image d'une métaphore qui détruit et reconstruit les mêmes signifiés, qui « enchante » en disant les mêmes choses mais autrement. Genette ne suggère pas autre chose, dans « La rhétorique restreinte », avec ses exemples de métaphores mortes, ou usées, et l'idée que la rhétorique a dépéri dans l'ombre de la métaphore, à cause de son *prestige* largement usurpé.

La métaphore est pourtant, chez les Anciens, *à la fois* commune, familière, et belle, distinguée. Quintilien par exemple commence ainsi son chapitre sur les tropes par « le tour qui est à la fois le plus fréquent et de beaucoup le plus beau : la *translatio* ou μεταφορά, comme on dit en grec. Il nous est au vrai si naturel que des gens sans culture ni sensibilité en font aussi un fréquent usage ; en même temps, il a tant d'agrément et de brillant que, dans le style le plus éclatant, il n'en resplendit pas moins de sa propre lumière. »<sup>92</sup> Avant de reprendre la même idée, en 1730, Dumarsais prend soin de tourner en dérision la définition même de la figure comme écart :

On dit communément que les *figures* sont des manières de parler éloignées de celles qui sont naturelles et ordinaires : que ce sont de certains tours et de certaines façons de s'exprimer, qui s'éloignent en quelque chose de la manière commune et simple de parler : ce qui ne veut dire autre chose, sinon que les figures sont des manières de parler éloignées de celles qui ne sont pas figurées, et qu'en un mot les figures sont des figures, et ne sont pas ce qui n'est pas figure.

D'ailleurs, bien loin que les figures soient des manières de parler éloignées de celles qui sont naturelles et ordinaires, il n'y a rien de si naturel, de si ordinaire et de si commun que les figures dans le langage des hommes. M. de Bretteville, après avoir dit que *les figures ne sont autre chose que de certains tours d'expression et de pensée dont on ne se sert point communément* (*Éloquence de la Chaire et du Barreau*, L. III, ch. I [1689, p. 204]), ajoute « qu'il n'y a rien de si aisé et de si naturel. J'ai pris souvent plaisir, dit-il, à entendre des paysans s'entretenir avec des figures de discours si variées, si vives, si éloignées du vulgaire, que j'avais honte d'avoir pendant si longtemps étudié l'éloquence, puisque je voyais en eux une certaine rhétorique de nature beaucoup plus persuasive et plus éloquente que toutes nos rhétoriques artificielles ».

En effet, je suis persuadé qu'il se fait plus de figures en seul jour de marché à la halle, qu'il ne s'en fait en plusieurs jours d'assemblées académiques. Ainsi, bien loin que les figures s'éloignent du langage ordinaire des hommes, ce serait au contraire les façons de parler sans figures, qui s'en éloigneraient, s'il était possible de faire un discours où il n'y eût que des expressions non figurées. Ce sont encore les façons de parler recherchées, les figures déplacées, et tirées de loin, qui s'écartent *de la manière commune et simple de parler* : comme les parures affectées s'éloignent de la manière de s'habiller, qui est en usage parmi les honnêtes gens.<sup>93</sup>

Cette distinction essentielle entre le « commun » et le « vulgaire » ou, si l'on préfère, entre le langage courant et le langage pauvre, plat, n'a pourtant pas empêché la néo-rhétorique de se développer sur la notion d'écart. On la retrouve notamment chez Genette, dans un autre article célèbre, « Figures », où il discute entre autres la conception de Dumarsais et note ce qu'il appelle « le paradoxe de la rhétorique » : « la figure est un écart par rapport à l'usage, lequel écart est pourtant dans l'usage ». Seulement, au lieu d'essayer d'en sortir, comme en témoigne joliment l'extrait de Dumarsais, ou de conclure par exemple que *les figures sont partout*, puisque tout a une forme, comme son développement le suggère pourtant, Genette confirme la conception traditionnelle, en la modernisant seulement. Après avoir signalé la « définition presque tautologique [de Dumarsais], mais non pas tout à fait, puisqu'elle met l'être de la figure dans le fait d'*avoir* une

92 Quintilien, *Institution oratoire*, VIII, 6, 4, *op. cit.*, tome V, p. 104-105.

93 Dumarsais, *Des Tropes, ou des différents sens*, *op. cit.*, p. 62-63.

figure, c'est-à-dire une forme », ce qui constituait une remarque décisive, il conclut en effet : « L'expression simple et commune n'a pas de forme, la figure en a une : nous voici ramenés à la définition de la figure comme écart entre le signe et le sens, comme espace intérieur du langage. »<sup>94</sup> Si l'idée de *distinction* n'apparaît pas encore, les fondements sont prêts : la notion d'écart n'est pas rejetée, sous prétexte qu'elle subsiste chez Dumarsais.

On peut noter à l'occasion, à propos de ce passage fameux de Dumarsais, une certaine hésitation du groupe de Liège, voire une contradiction, quant à la place à accorder à l'homme du peuple, à l'homme du commun, sur cette question : est-il friand de métaphores ? Tantôt « l'homme de la rue » est du côté de « l'homme de lettres », on l'a vu : il « s'accommode mal du respect dû à la sacro-sainte objectivité » ; tantôt « M. Bonsens » s'oppose à Baudelaire, « le sens commun » est censé être « friand de littéralité », avec laquelle se confond, pour le groupe  $\mu$ , « la sacro-sainte objectivité » : « un chat est un chat » est précisément « la devise de l'homme de bon sens »... En fait, l'homme de la rue est double : soumis à l'idéologie, il peut être poète sans le savoir (« le poète [...], qu'il soit dans la rue ou dans les lettres... ») ; « le poète, inconscient ou professionnel... » ou posséder le sens commun, sinon avoir « la science infuse », partager du moins l'avis de « M. Bonsens ».<sup>95</sup>

Quoi qu'il en soit, cette idée d'une métaphore manipulatrice et autoritaire, vectrice d'idéologie et signe distinctif, se trouve liée, on l'a vu, à la division traditionnelle des figures. Et ce n'est pas seulement parce qu'elle s'oppose à la métonymie et à la synecdoque, ou parce qu'elle est identifiée à la métaphore *in absentia*. Un dernier contraste offert par la rhétorique traditionnelle renforce les mêmes idées, à sa façon : la distinction entre métaphore et comparaison. Il faut relever notamment cette idée, résumée par Ricœur, que la comparaison « exhibe le moment de la ressemblance », qu'elle souligne le processus<sup>96</sup>, ce qui impliquerait, à l'inverse, que la métaphore *dissimule le processus* – non seulement parce qu'elle « omet » parfois le comparé, mais aussi parce qu'elle est définie par certains comme ne présentant pas le motif de la comparaison, et qu'en plus elle n'attire pas l'attention sur le fameux « comme si ». C'est pourquoi la rhétorique propose ce vieux remède : prévenir le lecteur ou l'auditeur par une précaution oratoire, en ajoutant « pour ainsi dire », « en quelque sorte », ou un autre modalisateur qui amortira l'impact. Quintilien par exemple suggère ces « palliatifs » pour se prémunir des néologismes « qui nous paraissent un peu risqués » : « la même précaution sera utile en cas de métaphores un peu hardies, et il n'est rien que l'on ne puisse dire en toute sûreté, si nous montrons, par notre préoccupation même, que notre goût n'est pas faussé ». Et l'auteur d'*Institution oratoire* d'indiquer juste après que, de toutes façons, « l'emploi des métaphores ne peut être accepté que dans le contexte du discours », faisant preuve en cela d'une sagesse qui semble parfois s'être perdue.<sup>97</sup> Quoi qu'il en soit de ce « remède », l'opposition de la métaphore avec la comparaison permet donc de suggérer un lien plus étroit de la première avec l'implicite : l'expression de Lacan déjà citée, par exemple, qui oppose l'idée d'un « signifiant occulté » dans la métaphore à la définition surréaliste renforce l'idée d'une dissimulation qui, si elle ne conduit pas nécessairement à l'occultisme, n'en produit pas moins divers effets détonants.

C'est ainsi que Genette peut conclure sa brève histoire de la rhétorique par « Il serait facile (dans tous les sens du mot) d'interpréter de telles annexions [par la métaphore] en termes d'idéologie, voire de théologie ». Ce serait facile, pour lui, mais faux ? Évidemment non, et c'est bien parce que

94 Gérard Genette, « Figures », dans *Figures I*, op. cit., p. 209.

95 Groupe  $\mu$ , *Rhétorique générale*, op. cit., p. 123-124.

96 Paul Ricœur, *La Métaphore vive*, op. cit., p. 40.

97 Quintilien, *Institution oratoire*, VIII, 3, 37-38, op. cit., tome V, p. 70-71.

c'est facile *dans tous les sens du terme* qu'il ne développe pas, qu'il se contente de suggérer « les stations terminales » de « ce jeu d'extrapolations manichéistes » : c'est beaucoup plus par élégance, peur de la lourdeur, que par rejet de l'idée. Et, s'il répète que le projet des partisans de l'analogie est de « supprimer le partage » en même temps que « d'établir le règne absolu – sans partage – de la métaphore », s'il souligne que la métaphore « annexe », « submerge » les autres figures, et « règne », en montrant que *sous les métaphores* on peut lire des métonymies, des comparaisons, etc., c'est qu'il veut suggérer l'idée que la métaphore *exploite* les autres figures, tire profit de leur travail, ayant choisi « la meilleure part ».

On retrouve d'ailleurs cette idée d'une exploitation ou d'une aliénation dont la métaphore se rendrait responsable sous la plume de Jacques Derrida. Dans « La Mythologie blanche », texte d'une très grande richesse, trop grande peut-être, parfois, tellement il s'avère délicat de suivre sa pensée, d'articuler les idées avancées, l'auteur propose de nombreuses métaphores pour réfléchir à la question de *l'usure* métaphorique, en défendant une thèse assez proche de celle de Turbayne, mais plus radicale encore : l'auteur s'y intéresse « d'abord à une certaine usure de la force métaphorique dans l'échange philosophique. L'usure ne surviendrait pas à une énergie tropique destinée à rester, autrement, intacte ; elle constituerait au contraire l'histoire même et la structure de la métaphore philosophique. » Les métaphores employées ne sont pas celles du masque, de la fusion ou du franchissement : elles tournent entre autres autour de l'argent. Derrida souligne notamment « la double portée de *l'usure* : l'effacement par frottement, l'épuisement, l'effritement, certes, mais aussi le produit supplémentaire d'un capital, l'échange qui, loin de perdre la mise, en ferait fructifier la richesse primitive, en accroîtrait le retour sous forme de revenus, de surcroît d'intérêt, de plus-value linguistique, ces deux histoires du sens restant indissociables. » L'auteur passe ainsi de l'usure comme érosion du sensible (métaphore géologique) ou effacement de l'effigie (métaphore numismatique) à l'usure de la valeur monétaire, à l'usure des usuriers, et à l'idée que l'on vient de relever de « plus-value linguistique » – le tout s'appliquant à l'usure métaphorique, à l'érosion de sens qui peut se produire dans la métaphore philosophique.<sup>98</sup> Cette thèse générale ne me semble pas mauvaise, posée ainsi, si l'on perçoit bien que le propos vaut surtout pour la vie des concepts métaphoriques, qu'il porte sur *l'usage* philosophique, et j'aurais envie de préciser : l'usage dominant. Le lien entre ces diverses métaphores est d'ailleurs suggéré par la fameuse phrase de Nietzsche : « les vérités sont des illusions dont on a oublié qu'elles le sont, des métaphores qui ont été usées et qui ont perdu leur force sensible, des pièces de monnaie qui ont perdu leur empreinte et qui entrent des lors en considération, non plus comme pièces de monnaie mais comme métal », réinterprétée à la lumière de Marx. Ce n'est donc pas la métaphore vive qui se nourrit des significations des autres mots comme un vampire, ou de leur force de travail comme un capitaliste, mais les métaphores mortes ou usées – coupées du contexte qui leur a donné naissance et vie – qui « profitent » de cette mort, qui thésaurisent, qui se nourrissent désormais du sang qui leur est tombé sous la dent, qui survivent ou prospèrent grâce au fluide qui irrigue à nouveau, mais faiblement, les nouveaux contextes où la métaphore apparaît : cette vie de la métaphore usée, c'est souvent une existence pâle, une survie qui n'a rien à voir avec la richesse en significations de la métaphore vive et, dans tous les cas, car elle peut aussi être « réveillée », c'est une nouvelle vie, très largement différente, qui s'ouvre à elle. C'est pourquoi la référence à F. de Saussure peut poser problème, sous la plume de Derrida, pour établir l'analogie entre valeur linguistique et valeur monétaire, pour interroger la

---

98 Jacques Derrida, « La Mythologie blanche », *Marges de la philosophie*, éditions de Minuit, Paris, 2003 (paru initialement en 1972), p. 249-260.

« valeur » de la métaphore : celle-ci ne procède à un *échange*, entre des choses *dissemblables* mais que l'on peut *comparer*, que dans le cas de la métaphore morte, ou tellement usée qu'elle fonctionne déjà comme si elle était lexicalisée. Là seulement, un mot *vaut* pour un autre, et peut ainsi accumuler des significations – des significations « mortes », figées, stéréotypées, qui ne peuvent se réveiller que si elles sont réinventées, si elles font l'objet d'un nouveau travail. Dans la métaphore vive, l'échange entre les deux séries n'est pas comparable à l'échange économique, du moins sur le mode capitaliste : quand le mot donne des significations, il ne perd rien et, quand il en reçoit, il ne dépossède pas. La métaphore vive est le lieu d'un travail qui n'est pas encore aliéné (mais il peut être le lieu d'un mauvais travail) ou, si l'on préfère, c'est le lieu d'un échange mutuel de significations, plutôt sur le mode du don et contre-don, suivant un cycle dont on sait qu'il peut être infini. La métaphore économique n'en est pas moins intéressante : pour la métaphore vive, la valeur d'usage – hélas négligée, le plus souvent – est supérieure à la valeur d'échange.

C'est d'ailleurs significativement que *Déjà jadis* de Ribemont-Dessaignes débute par cette idée : pour dénoncer les lieux communs qui empêchent d'appréhender correctement le dadaïsme ou le surréalisme, avant de saisir comment et pourquoi « deux ou trois grands noms seuls semblent interdire le passage à une jeunesse détournée de l'amour du Monde », l'auteur s'excuse en quelque sorte d'avoir énoncé lui-même un lieu commun :

Ce n'est que manière de dire, c'est un langage, autrement dit un échange de lieux communs, dans le sens que la monnaie est un lieu commun. Le commerce, fût-il de la pensée, est un échange de monnaie. Il s'agit de savoir jusqu'à quel point une monnaie est vraie ou fausse, ou quel degré d'usure elle doit atteindre pour acquérir toute sa valeur d'échange, indépendamment de sa valeur absolue et intrinsèque, laquelle n'a d'importance que pour les spécialistes de la culture. Il y a une science des lieux communs servant de monnaie d'échange, c'est d'elle que dépend la juste appréciation de la dégradation du langage qui semble avoir atteint en ces dernières années un degré extrême.<sup>99</sup>

Sans partager tous les termes de cette entrée en matière, j'apprécie cette idée d'une valeur d'échange et d'une valeur d'usage des idées, les lieux communs pouvant paraître préférables aux belles idées, aux idées originales, à ceux qui privilégient la première des deux valeurs. C'est d'ailleurs mon espoir que d'aider à percevoir de nouveau l'immense richesse de l'usage des métaphores, la richesse « intrinsèque » de *certaines* d'entre elles, malgré les aléas, maintes fois soulignés, de leur réception, autrement dit malgré leur valeur d'échange parfois d'autant moins grande que leur valeur d'usage est élevée.

## Conclusion

J'espère, au terme de cette plongée dans les écrits des années 1960-70 voire 80, avoir donné une image suffisamment convaincante de ce procès intenté à la métaphore. Évidemment, il ne faudrait pas imaginer Genette et le groupe  $\mu$  avoir joué, seuls ou presque, le rôle de procureurs. Si j'ai à ce point cité « La rhétorique restreinte », par exemple, c'est que cet article est très connu, qu'on y fait souvent référence, encore aujourd'hui, et c'est parce qu'il condense l'essentiel des critiques, qu'il semble avoir ainsi conforté, relancé et ancré le soupçon. On pourrait dire qu'il constitue le

---

<sup>99</sup> Ribemont-Dessaignes, *Déjà jadis*, René Julliard-UGE, Paris, 1973, coll. 10/18 (paru initialement en 1958), p. 7-8.

symptôme d'un problème qui ne passe pas, de par le crédit que l'on continue à lui accorder, même si la violence de la charge des années 1970 appartient à une époque révolue. Mais l'accusation est évidemment beaucoup plus large, et beaucoup plus diffuse : nous avons observé que nombre d'auteurs, sans prétendre faire le procès de la métaphore, y ont contribué et y contribuent encore, par nombre d'affirmations qui convergent et dressent d'elle un portrait peu flatteur.

Ce soupçon diffus, ce combat parfois contre la métaphore, apparaît d'abord comme une attaque sans grand enjeu apparent, sans grand objet. Mais il semble que l'attaque soit beaucoup plus large et plus profonde : n'est-il pas significatif que l'on ait cherché à accuser de manipulation, de mensonge, voire d'autoritarisme ou d'idéologie l'un des principaux moyens par lesquels la pensée vient à l'homme ? ou, plus exactement, l'un des principaux moyens – peut-être le seul – par lequel *de nouvelles idées* nous viennent à l'esprit ? Je ne suis pas loin de penser que cette charge contre la métaphore est, d'une certaine façon, dans ses enjeux véritables, une attaque du scientisme contre des modes de pensée qui lui sont étrangers, qui lui échappent – et peut-être même, parfois, chez certains, contre la pensée elle-même. Seulement, évidemment, cette attaque-là n'est pas souvent consciente ; la contradiction apparaîtrait trop clairement. Voilà qui explique probablement pourquoi ce sont surtout certains épigones des auteurs évoqués ci-dessus, moins attentifs à ce qui glisse sous leur plume, plus ouvertement idéologues, qui expriment le plus clairement le caractère *réactif*, régressif, de ces attaques. On pourrait se demander d'ailleurs si cette *tendance* ne s'apparente pas à une forme de retour du refoulé, à la fois individuel et collectif, s'il ne se joue pas là, sur le plan psychique aussi, quelque chose qui n'a rien à voir avec la métaphore, comme un compte à régler avec le père, mais sur un mode inédit, pas seulement celui qui s'exprime dans les éternelles luttes des modernes contre les anciens, un règlement de compte où la haine de soi jouerait également un rôle important, une protestation que l'on pourrait analyser à la lumière des travaux de Pierre Legendre par exemple, lui qui ne cesse de traquer cette barbarie qui s'est exprimée de façon exemplaire dans le nazisme mais qui se trouve partagée par nos sociétés capitalistes, qui en ont souvent hérité sans s'en rendre compte, tout en croyant le combattre. Dans ce contexte, en effet, le scientisme n'occupe pas toujours la place qu'il croit.

Ce propos déborde évidemment de beaucoup les limites que mon travail peut s'assigner. Notons seulement, en guise d'indication, de perspective, que Pierre Kuentz, dans le fameux numéro 16 de la revue *Communications*, a écrit dès 1970 un article, « Le “rhétorique” ou la mise à l'écart », qui fournit d'utiles pistes de réflexion. Il développe notamment la même intuition d'un retour du refoulé, qu'il articule pour sa part autour de la notion d'écart – et autour d'un refoulé qui serait théologique, la notion d'écart possédant selon lui un contenu théologique refoulé. Quoi qu'il en soit de cette dernière intuition, le passage suivant, entre autres, me semble significatif :

Quand, dans une décision célèbre, la Société de Linguistique de Paris a écarté de ses ordres du jour les communications portant sur le problème de l'origine du langage, elle croyait, sans doute, se protéger contre la tentation métaphysique et se donner les conditions de la construction d'une science linguistique. Mais traiter une question en tabou, c'est transformer en limite naturelle une clôture instituée ; le problème refoulé produit ses effets habituels de perversion : obsession étymologique des philologues, « innéisme » où retombe la pensée chomskyenne, partie pourtant d'un si bon pas. Dans les deux cas, nous sommes en présence d'une réponse idéologique à une question qui n'a pas été posée.<sup>100</sup>

Et, en guise de conclusion ou presque, Pierre Kuentz relève un avertissement d'A. Culioli quant

---

100 Pierre Kuentz, « Le “rhétorique” ou la mise à l'écart », *Communications* n°16, *op. cit.*, p. 230.

au danger d'une « théorie du langage qui ramène d'un côté à un sujet psychologique universel et d'un autre côté à une fonction du langage qui serait la communication “normale” dans une société “normale” ». Je ne peux que souscrire à ces avertissements : la théorie de la métaphore pâtit de choix similaires. Nous aurons ainsi, nous aussi, à nous pencher sur ces travers que l'on pourrait qualifier de « structuralistes ». Mais, comme ceux-ci ne sont plus autant d'actualité qu'il y a trois ou quatre décennies, que beaucoup d'ouvrages les ont traités, et que d'autres travers n'en persistent pas moins, c'est à une généalogie plus large du soupçon sur la métaphore que nous nous livrerons maintenant.

## **2.2. La généalogie du soupçon**

### **Introduction (les ruses d'une théorisation)**

Comment comprendre ce soupçon sur la métaphore, ou plutôt tous ces soupçons entrecroisés qui finissent par produire une accusation protéiforme, certes lacunaire mais d'une redoutable efficacité ? On a pu le constater, la métaphore est au croisement de nombreuses traditions, de nombreuses disciplines : la grammaire, la philosophie, la poétique, la rhétorique... Depuis les années 1950, les choses ne se sont pas arrangées, la métaphore est désormais de tous les débats : la psychologie des profondeurs, la question sociale, la linguistique ou la sémiologie s'en sont mêlées aussi, pour ne citer qu'elles, et à chaque fois avec des légitimités variées. Les problématiques auxquelles elle est liée se sont multipliées, superposées. La métaphore y a perdu toute innocence – ou, du moins, ce qui lui en restait. On ne saurait s'en plaindre mais, au cœur de trop d'enjeux, la notion est devenue d'un accès de plus en plus malaisé, hasardeux : de jeux de mots en pirouettes rhétoriques, ce n'est pas seulement la lettre mais aussi l'esprit de la métaphore qui s'est parfois perdu. Sa meilleure part, l'idée de métaphore proportionnelle par exemple, n'est plus reconnue.

Il s'agit donc de cerner la façon dont un tel coup de force, encore aujourd'hui patent, a été rendu possible, de remonter les fils du soupçon, des différents soupçons, pour en démêler l'écheveau. Au XX<sup>e</sup> siècle notamment, les gauchissements subis par la notion de métaphore ont été nombreux après Freud : en particulier les surréalistes, Jakobson et Lacan ont joué un rôle important, en France du moins. De radicalisation esthétique en radicalisation théorique, les malentendus ont proliféré, et ainsi oblitéré la meilleure part de la théorie. Mais ces auteurs ne sauraient tout expliquer. Il nous faut remonter plus loin : certains de ces auteurs ont libéré des idées, des significations, qui étaient contenues dans les modèles dont ils ont hérité, qui étaient présentes à l'état de virtualités, de possibles. La source des malentendus est plus profonde. Genette remonte par exemple à l'Antiquité, à Aristote et d'une certaine façon à Platon, semblant distinguer un âge d'or, avec la rhétorique vraiment générale d'Aristote, au début de son article, et un âge de bronze, assez logiquement antérieur dans son optique, avec l'idéalisme platonicien, tel qu'il apparaîtrait chez les symbolistes, plus ou moins confondu avec le cratyliste, « théorie indigène » de la métaphore, évoqués à la fin en même temps que le « retour à la magie » surréaliste. Sans entériner cette division, nous aurons en effet à nous pencher sur le berceau de la théorie, à revenir sur Aristote notamment, pour mieux cerner les ruses du soupçon, les tours et les détours d'une théorie.

Pour dénouer les fils du procès, une généalogie du soupçon s'imposait donc. Mais, pour étudier

la notion de métaphore telle que les différents champs l'ont constituée, et parfois embrouillée, en superposant les problématiques sans toujours les articuler, quelle généalogie préférer ? Fallait-il partir du nœud actuel du problème, du moins tel qu'il est apparu dans les années 1960-70, ou partir du « commencement », des premiers débuts attestés, dans l'Antiquité ? Le choix s'offrait d'une généalogie ascendante ou descendante. Cela n'allait pas de soi : il fallait commencer par donner à entendre l'acte d'accusation, mais exposer les problèmes à rebours de l'histoire risquait d'être extrêmement laborieux. Pour la clarté de l'exposé, à quelques exceptions près, j'ai donc préféré un ordre globalement chronologique. Il convient cependant d'y insister : il ne s'agit pas de faire ici une histoire de la métaphore, non plus évidemment que de l'analogie ou de la rhétorique, par exemple, mais de déceler l'origine de conceptions encore vivantes aujourd'hui. Évidemment, je ne prétends pas non plus proposer une impossible généalogie, exhaustive, de tous les soupçons qui ont affecté la métaphore, ni même d'une seule critique la concernant, « des origines à nos jours ». Il s'agit avant tout de fournir d'utiles repères. Si je suis globalement l'ordre chronologique, c'est essentiellement pour la clarté de l'exposé ; j'aurais tout aussi bien pu proposer une généalogie ascendante, qui aurait eu sa légitimité, où l'on aurait mieux perçu la façon dont les problèmes se divisent, se scindent, dont les soupçons d'aujourd'hui appartiennent à la même famille tout en possédant d'autres filiations. L'objectif par exemple n'est pas d'étudier la postérité de la théorie d'Aristote, par laquelle nous commencerons, mais bien les origines, des plus lointaines aux plus récentes, des problèmes concernant la théorie de la métaphore.

Nous commencerons en effet par nous pencher sur *La Poétique*, qui est le premier texte occidental connu exposant une théorie de la métaphore (rien de tel chez Isocrate ou l'auteur de *Rhétorique à Alexandre*, même si les mots μεταφοραῖς et μεταφέρων sont respectivement employés). Je ne me livrerai donc pas à des spéculations psychologiques ou anthropologiques, qui me sembleraient pourtant utiles mais qui excéderaient mes compétences, sur les origines de la métaphore, sur ses liens avec le langage dans l'histoire individuelle et collective de l'homme. Comme pour toute généalogie descendante, le point de départ est un peu arbitraire. Nous aurions peut-être pu remonter jusqu'à Platon, ou au-delà. Ricœur a souligné les mérites de la définition aristotélicienne de la métaphore ; il en a aussi suggéré les limites. Il aurait peut-être été possible de souligner ces limites, ces ambiguïtés, en commençant par le disciple de Socrate. Ce ne sont pas seulement les orateurs ou les poètes, en effet, qui ont fait le plus grand usage des métaphores, mais aussi les premiers philosophes. Sans remonter aux présocratiques, l'auteur de *La République* et du *Banquet* utilise de nombreuses images, et l'on peut supposer, sans grand risque de se tromper, que le Socrate historique que l'on devine à travers certaines œuvres de Platon moins « platoniciennes » que d'autres, je pense par exemple à *Apologie de Socrate*, faisait lui aussi un grand usage de métaphores, de comparaisons et d'allégories. L'image par laquelle Socrate se compare à un taon (ou à une « mouche » qui pique), « attaché à la cité » comme « au flanc d'un cheval de grande taille et de bonne race, mais qui se montrerait un peu mou », ayant « besoin d'être réveillé par l'insecte », est très riche, très paradoxale.<sup>101</sup> L'idée d'attachement à Athènes ne va pas sans ambiguïté, la stimulation nécessaire qui est avancée ne dissimule pas la « malignité » du philosophe : au contraire, il revendique presque ici l'idée de parasitisme. Quoi qu'il en soit, il reconnaît qu'il peut faire mal – mais pas corrompre... – et il avance ensuite le risque pour le taon de mourir d'une tape. La métaphore invite à la réflexion, comme en témoigne François Châtelet qui cite cette

---

101 Platon, *Apologie de Socrate*, trad. par Luc Brisson, GF Flammarion, Paris, 1997, p. 110.

comparaison puis la commente.<sup>102</sup> Elle n'est pas seulement expressive, illustrative : elle est *éclairante*, elle contient des idées en propre.

Évidemment, la métaphore présente en même temps cette incertitude sur son statut qui fera son malheur : quelle valeur de vérité lui accorder ? L'allégorie de la caverne est encore aujourd'hui d'une puissance formidable. Comme d'autres « mythes » platoniciens, sur l'amour par exemple, elle aide à conceptualiser l'expérience, à formuler des idées ; en l'occurrence, que la connaissance est un chemin, qu'elle constitue une tâche laborieuse, parfois ingrate, presque toujours solitaire, qui ne livre ses fruits qu'après l'effort, au terme du chemin. C'est aussi une belle description de l'erreur comme illusion, de l'aliénation aussi, pour ceux qui restent au fond de la caverne, et du destin de celui par qui la nouveauté arrive. Mais, en même temps, derrière la métaphore du soleil, de la lumière, il y a la conception discutable de l'Idée, comme si Platon s'était payé de métaphores, avait finalement pris son image, ou une partie de son image, au pied de la lettre. C'est donc plutôt une certaine ambivalence qui caractérise la métaphore : loin de tout âge d'or ou de bronze, c'est cela qu'il faudrait souligner, car cette ambivalence entretient des liens étroits avec la pensée.

### 2.2.1. Le pacte ancien entre la métaphore et le mot

#### **La métaphore comme substitution (Aristote et les autres)**

Aristote ne définit donc pas la métaphore dans la *Rhétorique*. Lorsqu'il aborde cette question, il commence par renvoyer à la *Poétique* : c'est dans celle-ci qu'il définit la métaphore comme « transport à une chose d'un nom qui en désigne une autre », avant de distinguer quatre espèces de métaphores ; « métaphore » est alors, on l'a vu, un mot employé pour dire *trope*. C'est dans le même sens qu'il donne, peu après, l'exemple de la métaphore pour évoquer l'exigence dans la littérature d'une expression qui soit « claire sans être basse », qui « use de mots étrangers à l'usage quotidien ». Mais, deux pages plus loin, quand il écrit « ce qui est de beaucoup le plus important, c'est d'exceller dans les métaphores », il glisse clairement vers un second sens, celui de métaphore par analogie, puisqu'il ajoute : « En effet, c'est la seule chose qu'on ne peut prendre à autrui, et c'est un indice de dons naturels ; car bien faire des métaphores c'est bien apercevoir les ressemblances. »<sup>103</sup> Le même glissement s'opère, très vite, dans la *Rhétorique* : cette idée du « talent de la métaphore » qu'on ne peut « emprunter d'autrui » est d'ailleurs rappelée, avant que l'harmonie des métaphores *en général* ne soit présentée comme le résultat d'une analogie.<sup>104</sup>

Ce qui intéresse le plus nettement Aristote, c'est donc bien la quatrième espèce de métaphore, la métaphore au sens où nous l'entendons aujourd'hui, à tel point qu'il en oublie parfois sa première définition pour identifier le genre à l'espèce. Bien sûr, Aristote ne néglige pas totalement les autres figures de mot, et l'on trouve dans ses développements, parmi les « métaphores », ce qu'on appellerait aujourd'hui des hyperboles, des euphémismes, etc. Nous pouvons néanmoins remarquer que « la rhétorique restreinte » décrite par Genette existe dès l'origine, avec l'auteur de la *Poétique* : une préférence très nette est marquée pour l'une des figures de mot. D'ailleurs, Aristote consacre à la quatrième espèce de « métaphore » bien plus de la moitié de son développement sur la *μεταφορά*.

---

102 François Châtelet, *Platon*, Gallimard, Paris, 1990, coll. Folio essais, p. 37. L'idée est d'abord exposée, puis elle est développée ensuite, par exemple, dans tout le chapitre 2 : « Ce que parler veut dire (ce que veut dire parler) ».

103 Aristote, *Poétique*, 21-22, 1457b-1459a, *op. cit.*, p. 61-65.

104 Aristote, *Rhétorique*, III, 2, 1405a, *op. cit.*, p. 43.

Seulement, alors qu'Aristote se préoccupe essentiellement de la métaphore par analogie, la définition de la métaphore reste celle du trope, celle du genre. C'est là le point essentiel : un lien se noue, dès la *Poétique*, dès la première définition de la métaphore, entre elle et le nom, entre la métaphore et la théorie de la substitution. Peut-être le disciple de Platon n'a-t-il fait là que reprendre une définition existante, quitte à la modifier un peu : il indique d'ailleurs dans sa *Rhétorique* qu'il existe, au moment où il l'écrit, un art du style davantage constitué que l'art oratoire authentique.<sup>105</sup> Isocrate ou Anaximène de Lampsaque, l'auteur probable de *Rhétorique à Alexandre*, dont les écrits sont soit antérieurs à ceux d'Aristote soit contemporains, évoquent d'ailleurs la métaphore dans le même contexte d'une réflexion sur les différentes « sortes de mots », de noms ou d'expressions.<sup>106</sup> Il est donc très vraisemblable qu'Aristote n'innovait pas sur ce point. Mais que cette définition de la métaphore comme *quelque chose qui arrive au nom* tienne en propre à Aristote ou non n'y change rien : la même définition se répètera de siècle en siècle, sans grand changement, malgré le déplacement du genre vers l'espèce ; la définition de la métaphore répète alors celle du trope et se contente d'y ajouter un lien de ressemblance, et ce alors que ce dernier est pensé chez Aristote sur un autre modèle, celui de l'égalité de rapports, de la proportionnalité. Aussi la reprise de la définition aristotélicienne va-t-elle souvent de pair avec une déperdition assez forte de la théorie initiale : là où une certaine tension était décelable entre la définition de la métaphore comme genre et celle de la métaphore par analogie, il n'existe plus rien de tel par la suite, dans les grandes rhétoriques qui ont succédé, les plus connues du moins, alors que c'était probablement là ce qui constituait son principal apport.

La déperdition, bien indiquée par Ricœur, s'effectue d'ailleurs à plusieurs niveaux. Catherine Détrie fait remarquer, par exemple, que la rhétorique « classique » se met souvent à définir la métaphore comme substitution d'un *mot* à un autre, et non plus comme transport à *une autre chose* d'un nom qui désigne une chose.<sup>107</sup> Les exemples sont innombrables : si la métaphore est, chez l'auteur d'*Ad Herennium*, le transfert d'un mot « d'une chose à une autre parce que la similitude semblera autoriser ce transfert » (comme chez Lamy, au XVII<sup>e</sup> siècle), chez Cicéron, c'est « le transfert d'un mot pris d'une autre notion, par l'intermédiaire de la ressemblance », ou un mot « transporté du sens propre au sens figuré et qui se trouve comme dans une place d'emprunt » ; chez Quintilien c'est le transport d'« un nom ou [d']un verbe d'un endroit où il est employé avec son sens propre dans un autre » ; chez Dumarsais c'est « le transport de la signification propre d'un mot à une autre signification », etc. Certes, la métaphore n'a jamais vraiment été présentée comme une « mise en scène de la pensée » capable de re-décrire, de redéfinir le réel, comme le souligne Ricœur.<sup>108</sup> Mais, avec ces différentes définitions, elle n'apparaît même plus très nettement comme un jeu de représentations portant sur le réel : très tôt, elle apparaît presque comme un jeu de mot, comme un simple déplacement de significations.

Ce pacte entre la métaphore et le mot, ce lien étroit posé dans la *Poétique*, n'est donc pas dissout dans la *Rhétorique* non plus, malgré le rapprochement qu'Aristote effectue avec la comparaison, malgré les exemples de métaphores *in praesentia*, malgré les développements qu'il propose sur la métaphore par analogie, pourtant définie comme un rapport entre quatre termes. Les occasions, on

105 Aristote, *Rhétorique*, III, 1, 1403b, 24-25 et 1404a, 20-29, *op. cit.*, p. 39 et 40, où il cite Glaucon de Téos et défend la légitimité d'une théorie du style *non poétique*.

106 Isocrate, *Evagoras*, 9, dans *Discours*, tome 2, Les Belles Lettres, Paris, 1961, p. 148, et Pseudo-Aristote, *Rhétorique à Alexandre*, Les Belles Lettres, Paris, 2002, 1434b, p. 65.

107 Catherine Détrie, *Du sens dans le processus métaphorique*, *op. cit.*, p. 34 et p. 40 notamment.

108 Paul Ricœur, *La Métaphore vive*, *op. cit.*, p. 83.

l'a vu, étaient nombreuses. Les rhétoriques ultérieures ne feront que renforcer ce pacte en consacrant le partage des figures que nous connaissons : on ne retrouve chez aucun successeur, à ma connaissance, l'intimité du lien établi par Aristote entre métaphore, comparaison et analogie à quatre terme. Certes, quelques souvenirs existent, chez Quintilien, Lamy ou Dumarsais par exemple, mais ils sont timides, et toujours différents d'ailleurs.

C'est ainsi que « la dictature du mot », comme l'appelle Ricœur en réponse à « la dictature de la métaphore » décelée chez Genette, déploie toute une série de conséquences, « de postulats qui, de proche en proche, rendent solidaires la théorie initiale de la signification, axée sur la dénomination, et une théorie purement ornementale du trope ». Nous avons évidemment ici l'une des sources principales, peut-être la plus ancienne, du soupçon sur la métaphore. Il vaut la peine de résumer cette série de postulats, proposée par Ricœur pour étudier Fontanier, mais « dont l'ensemble constitue le modèle implicite de la tropologie » et, serait-on tenté d'ajouter, de toute *elocutio*. On peut donc relever :

a) le « postulat du propre et de l'impropre ou du figuré » : idée que « certains noms appartiennent en propre à certaines sortes de choses », les tropes faisant alors exception constituent « des sens impropres ou figurés » ;

b) le « postulat de la lacune sémantique » : « certaines sortes de choses sont appelées d'un terme impropre », il y a donc parfois « absence du mot propre dans le discours », lacune délibérée ou contrainte qui « résulte soit d'un choix de caractère stylistique, soit d'un réel manque » dans le code lui-même ;

c) le « postulat de l'emprunt » : « la lacune lexicale est comblée par l'emprunt d'un terme étranger » ;

d) le « postulat de l'écart » : l'emprunt a lieu « au prix d'un écart entre le sens impropre ou figuré du mot d'emprunt et son sens propre » ;

e) l'« axiome de la substitution » : « le terme d'emprunt, pris en son sens figuré, est substitué » au mot absent ;

f) le « postulat du caractère paradigmatique du trope » : la transposition s'effectue en fonction d'une raison qui « constitue un paradigme pour la substitution des termes » ; dans le cas de la métaphore, il s'agit de la ressemblance ;

g) le « postulat de la paraphrase exhaustive » : « expliquer (ou comprendre) un trope », c'est « restituer le terme propre » ;

h) le « postulat de l'information nulle », solidaire du précédent : « l'emploi figuré des mots ne comporte aucune information nouvelle » ;

i) la « fonction décorative » du trope : il est « destiné à plaire », puisqu'il « n'enseigne rien ». <sup>109</sup>

Bien entendu, Aristote ne saurait se réduire à ce schéma. Les derniers postulats notamment ne conviennent pas du tout pour aborder ses écrits. On peut penser néanmoins qu'ils n'en sont pas moins contenus dans son modèle, dans sa définition de la métaphore comme *quelque chose qui arrive au nom* : les auteurs qui développent la série jusqu'à son terme sont, de ce point de vue, plus cohérents que lui, qui corrige l'approche « tropologique » par un second modèle, celui de la proportionnalité. Ils respectent davantage les maillons très serrés de cette « chaîne de présuppositions » qui lie la théorie de la métaphore-nom à l'idée d'écart, de substitution et d'ornement. Les néo-rhétoriciens n'échapperont pas aux dernières conséquences de leur choix de renouer avec la tradition rhétorique, et notamment de conserver une définition de la métaphore

---

109 Paul Ricœur, *La Métaphore vive*, op. cit., p. 63-67.

comme *un mot à la place d'un autre*. Nous pourrions en effet compléter encore la liste de Ricœur : nous avons relevé précédemment les ultimes conséquences de cette conception. À ne considérer que la métaphore *in absentia*, et à considérer qu'il y a *réellement* absence chez elle – soit d'un mot (le comparé), soit d'un sens (le sens propre), soit d'une référence (celle du comparant ou, parfois, celle du comparé) – l'idée de substitution débouche sur l'idée que la métaphore dissimule, comme un prestidigitateur, voire qu'elle escamote, comme un voleur, qu'elle trompe, intentionnellement ou non.

Or, présenter son action ainsi, c'est occulter la tâche principale de la métaphore, qui consiste à *rapprocher* deux objets de pensée (ou deux séries), à tisser des liens entre les choses, nullement à déposséder. De ce point de vue, le « postulat de l'emprunt » indiqué par Ricœur, déjà présent chez Aristote, semble un peu à part, moins gênant que les autres : il relève d'une conception moins faussée. Quand on emprunte quelque chose, on se sent tenu de rendre, un lien se crée : un sentiment de dette apparaît, qui n'est pas forcément négatif ; on est *l'obligé* de celui qui donne ou qui prête. Nous ne sommes pas loin de l'éthique du glanage observée chez Varda : celui qui prête donne sans s'appauvrir, il s'enrichit parfois même, d'une façon toute différente de l'usurier. On peut penser au modèle du don et contre-don, dont on sait la richesse mais aussi le caractère potentiellement aliénant, quand le cycle de dons et contre-dons ne s'arrête jamais. Une telle idée est déjà infiniment préférable à celle de substitution : elle permet de souligner les mérites de la métaphore, qui n'ôte rien, mais aussi les dangers de l'analogie, quand à l'échange succède un cercle sans fin, le sentiment d'une dette que rien ne peut rompre. Non seulement la métaphore emprunte, rend et donne à son tour, en effet – non pas à chaque fois, mais assez souvent, quand le comparé fait jaillir en retour des significations – mais le raisonnement par analogie peut connaître, dans ses formes les plus « malades », un certain emballement lui aussi, quand toute mesure est perdue dans « l'échange » de propriétés. Aussi convient-il de souligner davantage la dimension *liante*, bien plus qu'aliénante, de la métaphore. Le lien possède cette même ambivalence que la métaphore : il peut être émancipateur aussi bien qu'aliénant.

Mais, pour achever de se déprendre de la « dictature du mot », de la conception de la métaphore comme substitution, comme « transfert », il faut en revenir à sa forme grammaticale et indiquer, comme le fait Ricœur, que la métaphore est avant tout un énoncé, une phrase, qu'elle repose sur une prédication. La nature même de la métaphore est d'associer un sujet et un attribut. La conception de la métaphore comme mot n'est pas fautive, à proprement parler, mais c'est un cas particulier, un effet produit par une certaine énonciation métaphorique. Prenons l'exemple canonique « le lion s'élança » : il est intéressant parce que, *in absentia*, c'est le plus défavorable pour une théorie de la métaphore-énoncé – et que, par ailleurs, il n'existe pas chez Homère : c'est une reconstruction, une création *in abstracto* par Aristote, pour les besoins de la cause, comme « le chat est un dieu » du groupe  $\mu$ . On peut relever alors que cette phrase contient en fait deux propositions : « Achille est un lion » et « Achille s'élança », *énoncées en même temps*. C'est une sorte de phrase complexe non répertoriée par la grammaire traditionnelle.

Objectera-t-on que « Achille » n'est pas mentionné, que c'est moi qui l'introduis ? Il faut alors souligner que cette idée d'un comparé *absent*, dans le cas de la métaphore *in absentia*, est très souvent abstraite, liée aux besoins de la définition dans le cadre d'une théorie du mot. Non seulement il est presque toujours présent à l'esprit du destinataire mais, la plupart du temps, il n'est même pas implicite : il est mentionné dans une autre phrase. Pour que l'on comprenne une phrase comme « le lion s'élança », il faut bien qu'Achille ait été nommé. L'utilisation de l'article défini

souligne d'ailleurs que « le lion » nous est connu : une telle phrase établit donc bien un lien avec la phrase ou les lignes précédentes. C'est ce qu'on appelle en linguistique la fonction « anaphorique » de l'article : elle permet la reprise d'un antécédent, ainsi que la condensation, parfois, d'informations données préalablement, comme dans la phrase « L'aventure s'est bien terminée », énoncée au terme d'un récit anodin, qui est donc une façon de qualifier celui-ci d'« aventure ».<sup>110</sup> On peut donc dire que l'article défini joue *entre autres* le rôle d'une « copule », qu'il permet une attribution implicite : « le lion » signifie « le lion dont nous avons déjà parlé », ou « le lion, qui n'est autre qu'Achille ». Il y a donc bien l'équivalent d'une proposition subordonnée, présupposée, dans la phrase d'Aristote. Comme aucun lion n'apparaît dans les énoncés précédents, le lien entre le sujet logique « Achille » et l'attribut « un lion » apparaît clairement : « le lion » se comprend alors comme « Achille, qui se révèle être un lion ».

Cette question de l'article défini est d'ailleurs à la base du malentendu du groupe  $\mu$  lorsqu'il propose la phrase « le chat est un dieu » comme emblématique du métasémème « pur », de la « mauvaise » figure : outre que les auteurs de *Rhétorique générale* veulent nous faire croire que Baudelaire présente le chat dans son universalité, quand il évoque un chat bien particulier, ils suggèrent que certaines métaphores omettent le démonstratif qui se trouve dans « Ce chat, c'est un tigre », et qu'elles empêchent ainsi de renvoyer à « un au-delà du langage », à un référent précis.<sup>111</sup> Mais, comme nous venons de l'observer, « le chat » pourrait très bien, dans certains contextes, renvoyer à un antécédent précis, comme « le lion » pour Achille, et cette expression peut encore accéder autrement à une référence – même si, dans le cas de la littérature, le problème de la référence se pose de façon plus complexe puisqu'elle est fictive. Le parent s'exclamant « oh ! le joli petit chat ! » devant son enfant en fournit l'illustration, faisant un usage quasi déictique de l'article défini. Les articles défini et démonstratif « le » et « ce » ne permettent ainsi aucune distinction aussi tranchée que celle suggérée par les auteurs du groupe  $\mu$  : tous les deux sont susceptibles d'un usage sinon *déictique* du moins *anaphorique*. En effet, la *déixis* n'est pas la seule façon de « conférer son référent à une séquence linguistique », et l'emploi générique n'est évidemment pas le seul qui soit possible pour l'article défini (comme dans « l'homme est mortel »). L'absence d'antécédent explicite n'est même pas suffisant : le locuteur peut présumer « que son interlocuteur est capable de réidentifier l'entité à laquelle il se réfère » (comme dans « j'ai vu le chat »).<sup>112</sup> Seul le contexte permet de trancher. Et l'autre exemple, métaphorique lui aussi, du « mauvais » métasémème « l'homme est un roseau » n'est pas meilleur.<sup>113</sup> Il est d'autant plus curieux que le groupe  $\mu$  imagine auparavant une situation où Pascal, observant un homme passer, pourrait énoncer le « bon » métalogisme suivant : « Cet homme que tu vois, ce n'est peut-être qu'un roseau, mais c'est un roseau pensant. » Les auteurs ajoutent, se faisant fort d'entrer dans *les pensées* de l'auteur, qu'il userait ainsi « du métalogisme, mais à seule fin d'imposer une modification sémantique ». Et de préciser enfin que « la métaphore de l'homme-roseau s'est affranchie désormais de toute situation ostensible, le concept de fragilité servant de moyen terme, sans qu'il soit nécessaire de passer par le détour du référent. » La description semble acceptable, de prime abord : il y a bien une forme de lexicalisation de la métaphore, qui cesse alors d'être vive. Seulement, l'extrait est plus ambigu qu'il n'y paraît : à

110 Article « anaphore » dans M. Arrivé, F. Gadet, M. Galmiche, *La grammaire d'aujourd'hui*, Flammarion, Paris, 1989, p. 63.

111 Groupe  $\mu$ , *op. cit.*, p. 123-124.

112 Articles « déixis » et « article », dans M. Arrivé, F. Gadet, M. Galmiche, *La grammaire d'aujourd'hui, op. cit.*, p. 208 et p. 74.

113 Groupe  $\mu$ , *op. cit.*, p. 128 et p. 130.

*quel moment* la figure s'est-elle trouvée libérée « désormais de toute situation ostensible » ? On peut le comprendre de deux façons : quand l'individu observé a disparu, quand Pascal a écrit sa pensée, en généralisant de « cet homme » à « l'homme » tout entier, ou quand la citation est entrée dans la culture commune, quand elle est devenue cliché... Les deux interprétations semblent bel et bien coexister ici. C'est au prix de cette ambiguïté que l'exemple paraît valable. On nous dit en effet que la figure, d'abord métalogue, n'intéressait son auteur que comme métasémème : c'est cette chronologie-là qui persiste sous l'idée d'une figure, d'abord vive, puis morte. Pourtant, s'agissait-il vraiment pour Pascal de redéfinir la nature humaine par la sélection, au sein du mot « roseau », de la seule idée de fragilité ? Même si le texte ne souligne apparemment que celle-ci, la phrase peut renvoyer à d'autres aspects du roseau : il n'a pas d'étendue, il ne se déplace pas, notamment. Le contexte souligne cette idée : c'est de la pensée, « et non de l'espace et de la durée », que l'homme peut tirer une dignité. Le fragment suivant précise que « je n'aurai pas davantage en possédant des terres : par l'espace, l'univers me comprend et m'engloutit comme un point ; par la pensée, je le comprends. » Le roseau semble donc incarner l'homme guéri du divertissement, celui du moins qui en est capable, qui se distingue ainsi de « l'homme sans pensée », qui serait « une pierre ou une brute » (« je puis bien concevoir un homme sans mains, pieds, tête » mais pas « sans pensée »). Il se distingue aussi de « l'univers », qui ne sait rien, ou de « l'arbre [qui] ne se connaît pas misérable » : la grandeur de l'homme est de savoir sa petitesse.<sup>114</sup> Le choix du roseau ne semble donc pas si fortuit. Je serais même tenté d'y voir un souvenir d'Ésope, de sa fable « L'Olivier et le Roseau », dont La Fontaine s'inspira peu après Pascal : même si le thème du végétal qui « plie mais ne rompt pas » n'est nullement évoqué chez ce dernier, on pourrait presque le distinguer « en creux » dans la mesure où le roseau possède la même grandeur paradoxale chez Pascal que chez Ésope, il tire à chaque fois sa grandeur de ne pas se croire puissant, à la différence des seigneurs qui ne savent pas qu'un rien peut les renverser. Entre l'arbre et le rocher, le roseau est dans la même situation que l'homme du commun : ni ange ni bête, mais entre les deux. L'absence de déictique n'empêche donc pas la métaphore d'accéder à une référence, que ce soit pour « l'homme » ou « un roseau », même si c'est à l'intérieur d'un univers de fiction pour ce dernier.

Notons d'ailleurs qu'il existe parfois des métaphores *in absentia* aux comparés vraiment implicites, qui ne sont pas mentionnés dans les phrases précédentes du texte. C'est le cas de la fable « Le Chêne et le Roseau », où l'univers des hommes et de la Cour n'est jamais désigné explicitement, ni même indirectement à travers une moralité. Des allusions peuvent alors aider, qui sont contenues dans la fable, dans le mot même de « roitelet », dans le portrait du roseau en honnête homme, rompu aux servitudes mais moins sujet que les puissants aux revers de fortune, ou si l'on préfère dans le portrait du roseau en paysan, courbant l'échine sous un « pesant fardeau », ou encore dans la dimension symbolique de l'arbre protégeant les plantes qui poussent sous son feuillage comme un seigneur ses sujets. En outre, la simple insertion du poème dans un recueil de fables induit ici une lecture allégorique : la présence d'un comparé humain fait partie du code de lecture. L'idée d'une *absence* du mot, comprise comme un *manque* dans la métaphore, reste donc le plus souvent théorique. Ce que nous venons de voir, notamment avec « le lion s'élança », s'applique presque toujours en littérature : le comparé peut être restitué grâce au contexte, auquel la métaphore fait toujours appel implicitement. L'exemple de La Fontaine n'en est pas loin, malgré les apparences : outre le contexte des autres fables, la personnification des végétaux construit aisément la perception des véritables comparés. Il est d'ailleurs intéressant de noter que les végétaux sont

114 Pascal, *Pensées*, GF-Flammarion, Paris, 1976, fragments 347, 348, 339 et 397, p. 149-150 et p. 158.

comparés *dans l'histoire* à des humains pour que les seigneurs et leurs sujets bien réels puissent être ensuite comparés *à travers la fable* au chêne et au roseau : il y a inversion de deux chaînes de comparants et de comparés. Les personnifications qui apparaissent dans la bouche du chêne aident à construire la chaîne des comparés humains utile à l'interprétation de la fable. Il n'y a donc pas « transfert » de significations : la circulation des idées ne s'arrête pas à ce premier « déplacement », ce que les comparants humains apportent aux végétaux est presque immédiatement reversé, à travers eux, aux humains comme sujet de la fable, comme comparés. Il y a donc bien *dialogue* entre les deux séries : le double portrait du roseau en paysan et du chêne en suzerain (ou en surintendant Fouquet) apporte des idées, de même que le roseau et le chêne apportent leur symbolique propre à l'image du serf, du courtisan, et du seigneur présomptueux.

Pour en finir avec cette idée d'une *absence* du mot clef dans la métaphore, prenons ce dernier exemple, extrait de la nouvelle « Comment Wang-Fô fut sauvé » de Marguerite Yourcenar : quand l'Empereur s'écrie « Tu m'as menti, Wang-Fô, vieil imposteur : le monde n'est qu'un amas de taches confuses, jetées sur le vide par un peintre insensé, sans cesse effacées par nos larmes », le peintre en question n'est pas nommé.<sup>115</sup> Il ne s'agit bien sûr pas de Wang-Fô, le vieux sage qui a désespéré l'Empereur par ses tableaux somptueux, plus beaux que le monde ne pourra jamais l'être : il s'agit de Dieu. Le nom du Créateur n'y est pas mais l'idée est aisément reconstituable en suivant l'espèce de syllogisme présenté par le texte : le monde est un tableau confus, raté ; or, celui que l'on considère traditionnellement comme le créateur du monde, c'est Dieu ; Dieu est donc un mauvais peintre, ou un peintre fou. La métaphore est alors une espèce d'enthymème, comme Aristote le soutient dans *Rhétorique* : le texte de Yourcenar nous présente bien une espèce de syllogisme, en omettant seulement de rappeler la deuxième prémisse, trop évidente ; et cette concision du raisonnement fait en effet une bonne part du charme, de la puissance et éventuellement du danger de la métaphore. Notons enfin que ce n'est pas seulement l'Empereur qui parle ici mais aussi, à travers sa bouche, la narratrice qui exprime une idée essentielle pour sa nouvelle discrètement fantastique, une clef pour la fin de cette histoire où le peintre s'échappe *en peinture* avec son disciple : Wang-Fô, fait prisonnier par l'Empereur, décrit par celui-ci comme encore plus puissant que lui, est maintenant présenté comme supérieur à Dieu lui-même, puisqu'il réussit non seulement à donner la vie à ses œuvres, d'un dernier coup de pinceau, mais qu'il rend aussi le monde plus harmonieux, plus vivable, puisqu'il le magnifie, lui redonne du sens. Aussi les touches de couleur de ses tableaux ne sont-elles pas « sans cesse effacées par nos larmes », *à la différence de l'œuvre de Dieu*. Même si aucun nom n'est donné pour le « Créateur », l'idée en est accessible : elle est implicite, contenue dans le réseau métaphorique ; et le fait qu'un dieu ne soit pas nommé est significatif : on peut douter qu'il existe un créateur pour un tel monde insensé, confus. Pour l'Empereur en pleine déréliction, l'existence même du monde semble douteuse, puisque celui-ci n'est que taches de couleurs « jetées sur le vide » et « sans cesse effacées par nos larmes ». La comparaison entre le peintre et Dieu est donc ici d'une étonnante richesse : elle qualifie la puissance de Wang-Fô tout en formulant l'idée qui naît dans la conscience de l'Empereur, sous une forme nécessairement paradoxale, que l'univers est vide. Encore une fois, le « transfert » de sens n'est pas à sens unique : ce n'est pas seulement le comparé qui s'enrichit de la comparaison.

Il y a donc, décidément, quelque chose de l'équation dans la métaphore : quand l'une des parties de l'image semble manquer, on peut la déduire des relations entre les différents termes de l'énoncé.

---

115 Marguerite Yourcenar, « Comment Wang-Fô fut sauvé », *Nouvelles orientales*, Gallimard, Paris, 1991, coll. L'imaginaire, p. 21.

La référence apparaît donc justifiée non seulement à l'enthymème mais aussi à la proportionnalité : les différentes formes de métaphores par analogie proposées par Aristote, du « soir de la vie » à « la coupe sans vin », soulignent bien cette nature de quasi-équation. On peut d'ailleurs, comme dans une égalité mathématique, isoler à gauche du verbe être le sujet, comme on place une inconnue à gauche du signe « égale » en quelque sorte, et déplacer à droite, moyennant quelques opérations grammaticales et logiques, l'attribut, sous forme d'un simple nom ou d'un groupe nominal complexe, avec des subordonnées par exemple (« la vieillesse, c'est le soir de cette étrange journée qu'est la vie »). Enfin, pour filer la métaphore mathématique, on pourrait ajouter qu'il y a quelque chose de « bijectif » dans les métaphores les plus riches. Elles fonctionnent souvent dans les deux sens (« le soir, c'est l'agonie du jour, la fin de la folle course du soleil »). C'est le propre de l'analogie : on peut considérer à égalité la chaîne des comparés ou celle des comparants, chaque élément de l'une mène à un élément de l'autre.

Dans l'écrasante majorité de cas, y compris pour les métaphores *in absentia*, le comparé n'est donc absent que de l'échantillon *prélevé* – ou reconstitué – par le poéticien ou le rhétoricien : il est présent dans le contexte ou, implicite, il peut en être déduit. Seuls les comparants et les comparés de quelques métaphores jouant délibérément avec l'obscurité, surtout en poésie, semblent difficilement reconstituables avec certitude. Et encore convient-il de ne pas s'exagérer leur importance : même dans la poésie surréaliste, le sentiment d'obscurité n'est pas irréductible, et il tient davantage au motif de la métaphore qu'à l'identification des termes de la comparaison. Cela ne peut donc constituer une objection, à mes yeux : ces métaphores relèvent d'un choix esthétique délibéré, d'une intention de brouillage ou de subversion des significations dont on ne peut généraliser les effets sans dommage.

Enfin, même dans le cas d'une métaphore *in absentia* « authentique », la linguistique nous offre un argument de taille pour soutenir la théorie de la métaphore-énoncé. Il n'est pas besoin d'un renvoi au contexte, soit par un déictique (« ce chat, c'est un tigre »), soit par un anaphorique (« le lion s'élança »), pour soutenir la nature prédicative, attributive, de la métaphore – ni *a fortiori* de métaphores *in praesentia*, pourtant loin d'être négligeables en pratique. Ricœur relève en effet chez Benveniste la possibilité pour un prédicat de se passer de sujet : après avoir cité l'idée que « la phrase constitue un tout qui ne se réduit pas à la somme de ses parties », que « le caractère distinctif inhérent à la phrase » est « d'être un prédicat », il ajoute : « la présence d'un sujet grammatical est même facultative ; un seul signe suffit à constituer un prédicat. »<sup>116</sup> Benveniste relève d'ailleurs, dans une autre étude, la possibilité d'un « prédicat nominal, sans verbe ni copule ».<sup>117</sup> Ne sommes-nous pas là au cœur de notre sujet ? La métaphore *in absentia* n'est-elle pas, précisément, un prédicat nominal *sans sujet ni copule explicites* ? Le fait de se présenter parfois sous la forme d'un simple nom ne semble donc pas devoir ôter à la métaphore son caractère de prédicat.

Une idée voisine est d'ailleurs suggérée par la *Poétique*. Juste avant la définition de la métaphore, Aristote présente les différentes parties de l'élocution (en grec λέξις, la *lexis*) : « la lettre, la syllabe, la conjonction, l'article, le nom, le verbe, le cas, la locution ». Le nom comme le verbe sont présentés comme les unités minimales de signification, alors que la dernière notion, le *logos* (λόγος), traduite par « locution » dans l'édition des Belles Lettres, constitue l'unité supérieure de la signification : c'est un ensemble « dont plusieurs parties ont un sens par elles-mêmes ».<sup>118</sup> Il apparaît

116 Paul Ricœur, *La Métaphore vive*, op. cit., p. 90, et Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, Paris, 2004, collection Tel, p. 128.

117 Benveniste, « La phrase nominale », *ibid.*, p. 151.

118 Aristote, *Poétique*, chapitre 20, op. cit., p. 58-60.

assez nettement qu'Aristote veut parler de la phrase, de l'énoncé, même si la notion de *logos* semble renvoyer aussi, plus largement, à l'idée de discours (il cite, à la fin du paragraphe, l'exemple de *Illiade*, comme unité formée de plusieurs parties). L'exemple principal est d'ailleurs « Cléon marche » où les deux mots possèdent un sens et produisent, ensemble, une signification plus complexe. Jean Hardy indique en note qu'il s'agit probablement d'une « phrase stéréotypée de grammairien » et Frédérique Ildefonse souligne que, dans le *Sophiste*, Platon définissait déjà la phrase, l'énoncé, sous le même nom de *logos*, comme entrelacement de noms et de verbes.<sup>119</sup> Or, avant même de mentionner l'exemple « Cléon marche », à peine Aristote a-t-il évoqué le cas du *logos*, de la « locution », de l'énoncé, qu'il précise entre parenthèses : « toutes les locutions ne se composent pas de verbes et de noms mais, par exemple dans la définition de l'homme, il peut y avoir locution sans verbe ; elle devra cependant toujours contenir une partie significative ». La définition en question n'est pas donnée mais on peut penser à « animal politique » (ζῷον πολιτικόν) ou « animal doué de parole » (ζῷον λόγον εἶχον), par exemple, et l'on sait qu'en grec on peut omettre le verbe et l'article. Même si la notion de prédicat n'apparaît pas ici, on ne peut donc s'empêcher d'y penser : l'exemple de ce groupe nominal sans verbe fait fortement songer aux idées de phrase nominale, voire de prédication réduite à un seul signe, telles que définies par Benveniste. Comme le relève Ricœur, la proximité de ces remarques avec celles concernant la métaphore est frappante : la métaphore telle qu'elle est définie par Aristote dans les paragraphes qui suivent, ou du moins la métaphore par analogie, apparaît alors comme une unité intermédiaire entre le nom et le *logos*, malgré la priorité accordée explicitement, dans cette linguistique balbutiante, au nom.<sup>120</sup> La définition de la métaphore est d'ailleurs précédée de quelques phrases quant aux « espèces du nom », parmi lesquelles on trouve le nom composé, qui peut posséder plusieurs « parties significatives » (Aristote propose l'exemple des « habitants de Marseille », en donnant un nom qui semble avoir été altéré à travers le temps, mais qui fait référence à des fleuves d'Asie mineure) : le nom composé n'est donc pas bien éloigné de la périphrase. De même, dans *Rhétorique à Alexandre*, la métaphore est-elle présentée après le « mot simple » et le « mot composé ». Voilà qui aurait plu à l'Eisenstein de « Hors cadre », celui qui s'intéressait aux « hiéroglyphes » chinois, à ces concepts formulés par combinaison de signes... Le pas décisif n'est pourtant pas franchi, chez Aristote : la métaphore reste attachée au nom plus qu'à la proposition, dont l'existence théorique est encore incertaine. Le cadre conceptuel ne changera d'ailleurs, en linguistique même, qu'à l'époque moderne : c'est au tournant du XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles que la notion de phrase fait l'objet de développements importants, se rapproche de l'idée de proposition, quittant le sens vague d'« expression, tournure ». Le matériel est là, pourtant, pour l'essentiel, l'idée de prédication est rapprochée du verbe par exemple, dans *De l'interprétation*, mais le terme *logos* reste trop polysémique pour permettre une avancée notable : Frédérique Ildefonse perçoit même dans la *Poétique* une critique explicite de la redéfinition platonicienne de l'énoncé, au motif qu'il existe des phrases sans verbe (des « locutions »). La brèche ouverte par Platon qui, du *Cratyle* au *Sophiste* opérait un magistral renversement, qui passait de l'unité minimale de signification, le nom, à celle de la phrase, seul lieu où peut se déterminer quelque chose, se referme ainsi.<sup>121</sup>

119 Frédérique Ildefonse, *La Naissance de la grammaire dans l'Antiquité grecque*, Vrin, Paris, 1997, p. 56-57.

120 Irène Tamba-Mecz et Paul Veyne soulignent également le lien de la métaphore avec la question de la dénomination ainsi qu'avec le *logos* dans « *Metaphora* et comparaison selon Aristote », *Revue des études grecques*, tome XCII, n<sup>os</sup> 436-437, janvier-juin 1979, Les Belles Lettres, Paris, p. 79-82, 85, 88 et 93-98.

121 Frédérique Ildefonse, *La Naissance de la grammaire dans l'Antiquité grecque*, *op. cit.*, respectivement p. 110, 114-115 et 54-57.

Cette insertion de la métaphore dans une réflexion sur « l'élocution » et ses « parties » est donc très instructive : la première apparition théorique de la métaphore – première au regard de la postérité, si ce n'est davantage – se fait dans un cadre qu'on peut appeler grammatical, et même proto-grammatical. Logiquement, ce n'est pas à la seule métaphore vive que s'intéresse alors Aristote, mais aussi à la métaphore qui s'inscrit dans la langue, à la métaphore sinon morte, du moins usée, stéréotypée, lexicalisée ou en voie de l'être. C'est ainsi qu'un lien se noue, non seulement entre la définition de la métaphore-nom et la théorie de la substitution, mais avec la métaphore morte, usée : lien logique quand on considère l'inclusion de la métaphore, non seulement dans une théorie du trope, c'est-à-dire du nom qui change de sens, mais également dans la grammaire de l'époque ; Aristote ne pouvait que proposer une théorie du mot *qui a changé de sens*. Ce qui retient l'attention, dans ces conditions, c'est plutôt l'importance du développement sur la métaphore proportionnelle, où la métaphore est bien davantage vive (même si certains exemples apparaissent déjà un peu stéréotypés), où la tension entre les deux parties de la comparaison persiste. Mais ce développement, logique par ailleurs dans un ouvrage consacré à la poésie, c'est-à-dire à la littérature, ne pouvait résister au cadre conceptuel proposé précédemment, à moins de rentrer en conflit avec lui. Le double modèle de la métaphore, ainsi que la rémanence de la théorie substitutive, trouvent ainsi une explication possible, liée à ces deux objets d'étude différents : dans la mesure où elle appartient à une théorie de « l'élocution », où elle participe d'une approche grammaticale balbutiante, la métaphore ne pouvait être définie qu'en termes de substitution : en linguiste, l'auteur s'intéresse aux différentes espèces du nom, et constate leurs différents modes de composition, de formation. Mais, incluse dans un traité de poétique, elle ne pouvait que déborder de ce cadre trop étroit : Aristote s'intéresse alors à la logique de la métaphore, au fonctionnement de l'analogie, qui rend mieux hommage à leur capacité d'invention.

Il n'en reste pas moins qu'Aristote favorise ainsi, peut-être malgré lui, une conception de la métaphore comme trope. Ce trait-là est décisif. Les ouvrages de poétique et de rhétorique vont se remplir d'exemples toujours plus nombreux de métaphores sorties de leur contexte, voire inventées, d'énoncés stéréotypés comme de nos jours, en grammaire, la phrase « le chat mange la souris ». Aristote pourtant, avec la notion de *logos*, tout à la fois locution, phrase, énoncé *et discours*, débordait du cadre de la grammaire, avec l'exemple de l'*Iliade*. Mais, probablement sous l'influence de la tradition, la métaphore ne pouvait être rattachée qu'au mot. On relève d'ailleurs dans la *Rhétorique* cette affirmation étonnante : « de fait, les mots sont des imitations et, dans le jeu de tous nos organes, la voix est la plus propre à l'imitation ; ainsi se constituèrent les arts ». <sup>122</sup> L'influence platonicienne semble ici manifeste, sous la plume d'un auteur qui propose par ailleurs une théorie de la *mimesis* bien plus riche et une théorie des sons émis par la voix comme *symboles* ou *signes*. On peut se demander alors ce que la théorie de la substitution doit à l'idée platonicienne de participation, la métaphore jouant en quelque sorte le rôle du reflet, forcément second et imparfait, d'un terme premier. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, cela suggère que l'idée d'une métaphore-mot n'est pas l'apport principal de l'exposé aristotélicien, cela apparaît plutôt comme une concession à l'habitude, un lieu commun qui n'a pas été interrogé. Cet impensé n'en délivre pas moins ses effets : on ne peut qu'être frappé par des exemples comme « Achille est un lion », par la pauvreté de l'explication proposée : « comme les deux sont courageux, le poète a pu, par métaphore, appeler Achille un lion ». <sup>123</sup> On trouve ici, dès « l'origine », l'idée d'un sème commun, selon un modèle qui

122 Aristote, *Rhétorique*, III, 1, 21-23, *op. cit.*, p. 40.

123 *Ibid.*, III, 4, 22-24, p. 49.

ressemble presque à celui de la double synecdoque. Cette explication par un motif unique, par un sème partagé par deux mots, correspond bien à l'idée de substitution en effet : elle n'appelle en rien l'idée de proportionnalité. Bien sûr, on pourra objecter que c'est par commodité, par laconisme, qu'Aristote n'évoque aucun autre motif possible, mais le caractère stéréotypé de la signification permet de s'interroger : le lion était déjà un symbole, au IV<sup>e</sup> siècle avant J.C., peut-être même un symbole usé, appauvri, et probablement son exemple s'en ressent-il.

Un autre exemple permet d'aller dans le même sens : toujours dans la *Rhétorique*, Aristote cite l'*Odyssée* cette fois, quand Homère « appelle la vieille un brin de chaume ». <sup>124</sup> La métaphore, telle qu'elle est perçue par Aristote, semble vive. Elle est joliment expliquée par le fait que « l'un et l'autre sont déflouris », mais avec un formalisme regrettable : l'auteur de la *Rhétorique* voit dans cet exemple la preuve que la métaphore « instruit et donne une connaissance par le moyen du genre ». Les deux noms « vieille » et « brin de chaume » seraient les espèces d'un « glossème » inconnu, d'une idée qui existerait mais dont le nom manquerait. Or, est-ce vraiment ainsi que la métaphore instruit ? La prévalence du modèle platonicien semble grande, là encore. On retrouve ici l'idée, sinon d'un sème commun, du moins d'un nom dont l'idée préexistante serait commune à deux mots, selon un modèle très proche du groupe  $\mu$ .

C'est ainsi qu'on trouve, dans presque tous les traités que l'on rencontre, à côté de métaphores vives, développées selon un schéma proche de l'analogie aristotélicienne, des métaphores usées, expliquées, « traduites » par un autre mot qui explicite le « sème commun ». Chez Fontanier, par exemple, appartiendraient à la première catégorie les exemples suivants : « la *crainte*, en paralysant les membres, en arrêtant le mouvement, ne semble-t-elle pas produire dans le sang le même effet que la *glace* dans l'eau ? » ou « une tête ou, si l'on veut, une imagination qui, comme on dit, se monte, s'exalte, s'échauffe, ne ressemble-t-elle pas un peu à un liquide en *fermentation*, bien que sans doute il n'y ait en elle ni décomposition, ni dilatation réelle ? », voire « la vie d'un homme violemment agité, et qui passe par de cruelles épreuves, ne ressemble-t-elle pas à un temps d'orage ? n'est-elle pas *orageuse* ? » Si les quatre termes ne sont pas systématiquement dégagés, on perçoit bien que l'auteur déploie en imagination l'univers de la métaphore, interprète l'image à travers plusieurs motifs. Mais on trouve donc, toujours, des métaphores appartenant à la seconde catégorie : « on fait d'un homme féroce, un *tigre* ; d'un guerrier intrépide, un *lion* ; d'une personne fort douce, un *agneau* ; d'une personne sans vivacité et sans action, une *statue* ; d'un homme bourru un sauvage, un *ours* », etc. Et Fontanier d'expliquer : « il n'est pas moins aisé de voir la raison de ces *métaphores* : c'est qu'il n'y a rien de plus féroce qu'un tigre, de plus intrépide qu'un lion, de plus doux qu'un agneau, etc. » avant d'ajouter cette remarque qui prend un nouveau sens pour nous : « il suffit d'ailleurs que tel soit, d'après l'opinion reçue, le caractère de ces animaux. » <sup>125</sup>

Les traités de rhétorique se remplissent en effet de ces idées et métaphores *reçues*, images usées reprises souvent à d'autres auteurs, dont le contexte est très rarement mentionné. Quand les auteurs prennent un peu le temps d'expliquer les métaphores données, comme Lamy dans *La Rhétorique ou l'art de parler*, qui le fait pourtant en quelques mots lui aussi, mais avec une certaine finesse, quand ils ne se contentent pas d'énumérer des exemples, c'est pour justifier aussitôt l'image par une explication : « on appelle les rois les chefs de royaume parce que, comme le chef commande à tous les membres du corps, les rois commandent leurs sujets », « on dit d'une maison qu'elle est riante lorsque la vue en est agréable, et semblable en quelque manière à cet agrément qui paraît sur le

124 *Ibid.*, III, 10, 12-14, p. 63.

125 Fontanier, *Les Figures du discours*, op. cit., p. 99-101. C'est Fontanier qui souligne.

visage de ceux qui rient. »<sup>126</sup> Le premier exemple montre d'ailleurs bien que le modèle de la proportionnalité n'est pas une garantie suffisante : il permet ici de réveiller une métaphore morte, mais à travers une seule idée, celle du commandement. La métaphore du chef en contient pourtant plusieurs autres, notamment celle d'un centre vital, indispensable à la vie de l'organisme tout entier, ou celle de supériorité, à cause de sa position éminente (que l'idée de commandement suggère mais ne contient pas nécessairement). Le second exemple est encore plus étonnant : il ne semble plus très clair, ou très convaincant, aujourd'hui, probablement parce que l'origine de l'image s'est perdue, sinon pour Lamy, du moins pour nous. Faut-il déceler dans la métaphore une authentique personnification de la maison, selon un imaginaire enfantin qui y discernerait les traits d'un visage ? Faut-il comprendre que la maison possède un éclat comparable à celui du rire ? Quoi qu'il en soit de l'échec à expliquer la métaphore, l'auteur n'y est pour rien : la tentative contient même une intuition qui me semble intéressante. Seulement, quand il s'agit de réveiller des significations endormies, voire éteintes, la tâche est naturellement presque impossible.

On pourrait également relever les exemples, généralement assez riches, de Dumarsais, même quand il s'appuie sur des métaphores mortes ou usées. On constaterait qu'il en rend compte de belle façon, en général, et qu'il reprend la comparaison avec le lion pour en faire, lui, le signe d'une colère – ce qui, dans le cadre de *Illiade*, est au moins aussi intéressant que l'idée de courage. Inutile cependant de pousser plus loin ce jeu de récompenses ou de blâmes. Il faut seulement relever que le risque est évident de théoriser sur la base de figures qui ont perdu une grande part de leur richesse : théoriser sur cette base-là, sur des métaphores mortes ou usées, dont la richesse s'est souvent perdue, en totalité ou en partie, c'est faire courir le risque à la métaphore de n'être plus perçue que comme un artifice, un procédé d'embellissement complètement vain. L'exemple-type « Achille est un lion » et ses variantes, donné par Aristote et sans cesse repris depuis, l'indique donc de façon exemplaire : on fait comme si la seule motivation de la métaphore était un trait de caractère commun aux deux êtres. Nous ne sommes pas complètement dans l'ornement, mais nous n'en sommes pas loin. Que Dumarsais modifie le trait de caractère commun signale bien ce qu'une telle explication a de réducteur, et que les auteurs de traités le percevaient, dans une large mesure, mais que Dumarsais conserve *un seul trait commun* indique bien, néanmoins, la persistance d'un certain modèle.

Le pas est franchi, en revanche, dans nombre de cas. Chez le groupe  $\mu$ , par exemple, la métaphore apparaît parfois comme un simple changement de nom, sans aucun enjeu. Je ne pense évidemment plus au passage sur « Le Chat », dans *Rhétorique générale*, mais à l'article « Rhétoriques particulières » : présentant sa théorie, le groupe de Liège évoque ces figures qui apparaissent dans l'argot, « qu'on serait tenté de décrire comme hyperboles ou anti-phrases ». Il propose l'exemple d'« *un cachemire*, désignant le torchon ». Mais il évacue aussitôt la dimension « métalogue » ou métaphorique de l'expression du côté de l'histoire de cette figure, de son origine, « que nous n'avons pas à examiner », en ajoutant : « pour l'argotier, le terme désigne *toujours* le torchon ; la confrontation au référent est inutile, le métalogisme étant cliché et lexicalisé ; nous nommerons donc cette figure anti-phrase lexicale. »<sup>127</sup> Mais, pour lexicale que soit la figure en apparence, elle n'en renvoie pas moins à un double référent, ou alors l'humour est perdu. On voit bien ici les dernières conséquences de la théorie de la substitution : sous prétexte que le langage s'use, que le jeu avec la double référence s'é moussse, le groupe  $\mu$  croit pouvoir déceler une

---

126 Bernard Lamy, *La Rhétorique ou l'art de parler*, op. cit., p. 165-166.

127 Groupe  $\mu$ , « Rhétoriques particulières », *Communications* n° 16, op. cit., p. 104.

évacuation de l'idée de cachemire, ainsi que de la référence qui va avec. Le terme « cachemire » a beau désigner « toujours le torchon », en argot, rien n'interdit qu'il renvoie *en même temps* à du cachemire, précisément pour s'amuser de la discordance entre l'imagination et la réalité. Comment certifier que cette conscience ludique initiale a disparu, dans tous les cas ? Au contraire, le simple fait que le groupe  $\mu$  décèle encore le « métalogisme » indique que le chemin de la blague peut être encore emprunté : pourquoi n'en irait-il pas de même pour les autres ? Nous avons donc ici le témoignage exemplaire de néo-rhétoriciens, au bout de la route parcourue par l'idée de substitution, évacuant toute la dimension de fiction, de jeu dans la métaphore – dans ce passage, du moins.<sup>128</sup> La métaphore, comme l'argot, n'est plus qu'une activité de pure nomination, de cryptage, parce que la figure n'est considérée qu'une fois entrée dans l'usage.

D'ailleurs, la preuve que la dimension figurée n'est pas complètement morte, que la métaphore peut et doit rester vive pour « l'argotier », c'est les exemples infinis donnés pour le mot « tête » : « *poire, citron, fraise, pomme, pêche, coloquinte, patate, ciboule, calebasse, tomate, chou, cassis, cerise, etc.* » ainsi que « *cafetière, théière, fiole, bouilloire, etc.* » Le groupe  $\mu$  qui doute pourtant ici de l'explication « par la fonction cryptologique », ne veut pas voir dans ce phénomène un renouvellement des métaphores « au fur et à mesure de leur chute dans le domaine public ». Il interprète ainsi « la pluralité des formes argotiques par le “caractère essentiellement émotif de ce langage” (Dauzat) et par l'hypertrophie de sa puissance créatrice. »<sup>129</sup> L'explication par la « diachronie », refusée par les auteurs, n'est pourtant pas si facilement évacuable : il semble bien qu'il s'agit de renouveler le choc de l'énonciation métaphorique, de veiller par des métaphores toujours vives à ce que l'humour soit toujours présent, perceptible comme intention.

On le voit donc, avec l'exemple du « cachemire » : la théorie de la substitution, qui est redoublée chez le groupe  $\mu$  puisque la métaphore y apparaît comme le produit de deux synecdoques, aboutit à l'idée d'un référent absent ; en outre, elle est solidaire d'une conception de la métaphore comme phénomène de lexicalisation, solidaire de la notion de métaphore morte ou usée.

L'influence du modèle « tropologique » de la métaphore *in absentia* est donc sur-déterminant. On en décèle encore l'influence dans la querelle de Genette avec ses différents auteurs, notamment avec Deguy, dans « La rhétorique restreinte », lorsqu'il reprend le débat sur la syllepse synecdochique, engagé par celui-ci avec Fontanier : on a déjà vu combien « le loup est toujours loup » peut apparaître, selon les contextes, selon les locuteurs, comme incertain, comme métaphore ou synecdoque, parce que le débat est posé hors contexte – il manque le texte d'où l'énoncé est issu, qui aide à deviner l'intention – et à propos d'une figure qui se constitue à base de symbole. Comment tirer la syllepse, en effet, cette figure qui consiste à employer deux fois le même mot mais avec des sens différents, du côté de la synecdoque plus que de la métaphore ? Comme pour l'antonomase « Néron », où le nom propre est employé comme nom commun, mais pas forcément pour dire « prince cruel » seulement, la syllepse « plus Néron que Néron » citée par Fontanier également joue avec la référence, ne se contente pas *nécessairement* de convoquer un signifié gravé une fois pour toute dans le marbre, de renvoyer à la seule idée abstraite de cruauté : il y a donc métaphore, ou métaphore *aussi*, dans ce cas-là. À chaque fois, la frontière entre métaphore et synecdoque ne peut donc être tranchée une fois pour toute. Genette fait d'ailleurs remarquer que, chez Proust, les métaphores sont parfois des métonymies, mais il n'évoque pas à propos de la

128 Une motivation assez paradoxale est donnée plus loin à cette évacuation-minoration de la métaphore vive et du jeu dans l'argot : il s'agit de contester l'opinion reçue d'un argot métaphorique et concret, « cadrant bien avec l'idée que peut se faire un bourgeois de la mentalité fruste d'un argotier ».

129 *Ibid.*, p. 130-131.

syllapse ou de « faire cattleya » la possibilité qu'une même expression puisse être les deux, non pas en même temps, mais successivement, métaphore à base de métonymie par exemple, ou l'inverse. C'est probablement le fond de l'autre exemple, le plus débattu par Genette : « un père en punissant, madame, est toujours père ». Tout dépend de la conception anthropologique que l'on se fait de l'homme, de la façon dont on considère les sentiments paternels voire parentaux comme *naturels*, inclus dans la définition même de l'homme, ou non.

D'autres exemples sont peut-être plus éloquentes, si l'on quitte le domaine de la syllapse : quand on apprend que l'expression « un bleu » vient de l'armée, où certains se présentaient en bleu de travail, on est tenté de ne voir là qu'une métonymie. Mais, quand on continue d'appeler une personne inexpérimentée ainsi, quand elle a retiré cet habit, à partir de quel moment cessera-t-on de la nommer ainsi ? Le jeune homme maladroit, les premiers jours, est appelé « un bleu » en souvenir de celui qu'il fut en arrivant : il se comporte encore *comme s'il était nouveau*. Je veux bien qu'il n'y ait pas forcément métaphore pour autant : on peut considérer, plus ou moins abstraitement, qu'il y a *en lui* quelque chose encore du bleu, du nouveau. Mais si l'on continue de désigner certains comme bleus, au bout de plusieurs semaines, et non certains autres qui ont pris leurs marques, les choses se présentent encore différemment. De la signification de « nouveau » à la signification de « maladroit », un glissement s'opère, via l'idée du débutant, de personne manquant d'expérience : il me semble que l'on est bel et bien, alors, dans la métaphore, même si cela peut encore se discuter. Seulement, quand le vocabulaire quitte le domaine militaire pour désigner toute sorte de débutant un peu ridicule, n'est-on pas en droit de dire enfin qu'il y a métaphore, ou qu'il y a eu métaphore, au moins pour celui qui a étendu l'usage du mot ? Telle personne s'est comportée avec ses amis, ou au travail, dans une activité totalement différente, comme si elle débutait dans l'armée.

Pourquoi, alors, ce classement par Fontanier en trois espèces de syllapse ? Pourquoi cette défense insistante de la syllapse de synecdoque par Genette quand la plupart des exemples, sinon tous, peuvent également se comprendre comme syllapses de métaphores ? Une explication inattendue vient encore de la théorie de la métaphore comme mot. Le poids du modèle *in absentia* pour la métaphore semble écrasant, là aussi : quand on regarde l'ensemble du chapitre de Fontanier, les syllapses de métaphore se caractérisent par le fait qu'elles ne reposent plus sur un mot répété une deuxième fois, comme pour les deux précédentes syllapses (« Rome n'est plus dans Rome », « le singe est toujours singe »), mais sur le fait que le mot qui porte la figure est unique, qu'il n'est pas redoublé dans la phrase (« Brûlé de plus de feux que je n'en allumai »). Autrement dit, la syllapse de métaphore est une syllapse *in absentia* là où les autres syllapses sont *in praesentia* : après Dumarsais qui invente la syllapse oratoire, où un seul mot est employé dans deux sens différents, Fontanier déploie la figure et distingue des syllapses où le même mot peut être employé deux fois. Seulement, celui-ci néglige la relation entre les deux sens : il ne veut voir d'analogie que dans ses syllapses *in absentia*. On voit ainsi nettement que, pour définir la métaphore, la priorité est donnée chez Fontanier à la définition substitutive, au détriment de la relation d'analogie. Il en va souvent de même chez lui, mais de façon moins ouverte, moins évidente qu'ici. D'ailleurs, si Genette préfère classer des syllapses de métaphore *in praesentia* comme syllapses synecdochiques, c'est probablement parce qu'elles présentent cette particularité, gênante pour le modèle substitutif, de conserver le sens littéral *en même temps* qu'elles délivrent un sens figuré : le premier n'abolit pas le second, puisque la figure joue ostensiblement sur les deux, qu'elle les exhibe sous la forme de deux occurrences distinctes. Pour aller jusqu'au bout de la démarche, il aurait fallu créer une syllapse de comparaison... au risque du ridicule. Car c'est bien, dans « plus Néron que Néron », à travers

l'exemple d'un nouveau tyran, un Néron figuré légendaire qui est finalement rapproché d'un Néron « littéral » nullement évacué...

Comme souvent, c'est donc la forme *in praesentia* de la métaphore qui constitue la pierre d'achoppement de la théorie de la métaphore-mot : c'est le moment où celle-ci est obligée de révéler ses choix essentiels, en l'occurrence le modèle substitutif. On le constate autrement, cette fois dans *Rhétorique générale*, dans ce fameux début du chapitre sur les métalogismes. On l'a vu, c'est essentiellement la métaphore *in absentia* qui suscite les critiques du groupe  $\mu$  : l'illusion que le mot est la chose (cette bonne critique, au bout du compte, mais appliquée en priorité et quasi exclusivement à la métaphore). La gêne est perceptible dans les cas de « mauvaises » métaphores, les métrasémèmes qui ne sont pas métalogismes : les exemples pris sont en fait des métaphores *in praesentia*, présentées comme lexicalisées (« l'homme est un roseau ») ou non encore lexicalisées mais *en voie de l'être*, cherchant du moins à le devenir (« le chat est un dieu »)... comme si c'était l'essence de la métaphore d'être morte. Voilà qui fait apparaître, même si ce n'est pas théorisé explicitement, une étrange catégorie : il y aurait donc des tropes davantage susceptibles que d'autres d'être lexicalisés, bien que portant sur plusieurs mots. Ce flottement autour de la catégorie de métaphore *in praesentia* est significatif : le groupe  $\mu$  est tenté de la rabattre du côté de la comparaison, dans le chapitre sur les métrasémèmes (et pour cause : elle se trouve, elle aussi, partagée entre métrasémème et métabole), mais elle reste métaphore pour les besoins du chapitre sur les métalogismes, où il faut pouvoir critiquer les métrasémèmes qui ne font pas des métalogismes (ou qui ne le restent pas longtemps), qui ne renvoient pas au réel mais qui n'en retravaillent pas moins les concepts... La confiance excessive placée dans la catégorie de trope, de métaphore *in absentia*, peut donc aboutir, malgré les contradictions, à cette dramatique conception qui attribue à certaines figures, aux « métrasémèmes » et à la métaphore en particulier, un rapport erroné au réel et au langage. Mais ce qui frappe le plus, ici, c'est que la condamnation continue de se déployer sur la base du modèle substitutif (un mot pour un autre, une chose pour une autre) même quand il n'est plus d'actualité, quand la figure repose *dans les faits* sur la forme *in praesentia*...

### **La métaphore du mot métaphore**

En fait, la métaphore même du mot métaphore pose problème. Prenons le temps de nous y arrêter, même si le fait est relativement connu. *Μεταφορά* est souvent traduit par « transport », avec cette idée d'un « transport du sens propre au sens figuré ». Les deux mots sont formés de façon presque identique : le choix du terme « transport » convient donc bien pour la traduction même si, en grec, il n'y a pas l'idée de porter « à travers », « au-delà », de franchissement, comme le préfixe latin *trans-* pourrait le laisser croire, mais seulement de porter, en quelque sorte, « plus loin », « d'un lieu à un autre ». Les mots d'origine grecque « métaphysique » ou « métamorphose » peuvent à ce propos renforcer l'erreur : *méta-physique* veut seulement dire « ce qui vient après la physique », et non *au-delà* de la physique. Notons enfin qu'il y a dans le nom grec *le début* d'une idée de transformation, ou du moins de *changement d'apparence* : le premier sens de *μεταφορά* renvoie aux changements d'aspect de la lune. Quant au verbe *μεταφέρω*, à partir duquel le nom s'est formé, il exprime l'idée de « transporter », par exemple « transporter quelque chose (une charge, etc.) d'une personne à une autre ». Il peut aussi se prendre en mauvaise part et signifier : « transposer, déplacer

sans ordre, renverser ».<sup>130</sup>

La métaphore du mot métaphore pose donc problème : l'image du transport notamment concentre l'attention sur le problème du changement de sens des mots, autrement dit sur les métaphores lexicalisées. En outre, elle suggère l'idée d'un déplacement à sens unique, avec un seul contexte, et elle introduit au passage l'idée d'un possible désordre (en grec du moins). On rappelle souvent que métaphore s'emploie, en grec moderne, pour signifier le déménagement. Le fait est d'autant plus connu que le mot s'étale en Grèce sur certains véhicules utilitaires réservés à cet usage. Serge Lebovici y fait allusion, par exemple, au moment où il fait référence à Aristote.<sup>131</sup> Or, cette idée de déménagement me semble contribuer à obscurcir la notion : c'est, sinon semblable à la définition en termes de substitution, du moins compatible ; de déplacer à remplacer, il n'y a qu'un pas. Des locataires prennent la place d'autres locataires, leurs meubles de même. Or, dans la métaphore vive, et même dans la métaphore morte d'ailleurs, le sens ne *déménage* pas d'un mot à un autre. Il *naît* du rapprochement. C'est seulement après, si la métaphore a du succès, quand elle rentre dans l'usage, que le mot donne *l'impression*, à l'instar d'une notice de dictionnaire, d'être une sorte de maison accueillante qui hébergerait, au cours de sa longue histoire, des significations supplémentaires. Surtout que le déplacement éventuel est double, à bien y regarder : même en prenant le cas d'une métaphore *in absentia* usée, c'est d'abord un mot qui est emprunté, placé dans un contexte qui lui est étranger, puis dans un second temps, *dans une sorte de mouvement inverse*, le sens du mot « accueillant » vient se loger dans le nouveau mot qui, d'« accueilli », devient à son tour « accueillant ». L'idée de « feu » par exemple sert d'abord à caractériser l'amour, la passion dévorante : nul déménagement ici. L'idée de feu se « déplace », est « empruntée », mais ne quitte pas le mot « feu » pour autant, qui ne se vide nullement, qui possède toujours la même signification. Puis, dans un second temps, c'est l'idée d'amour, de passion, qui se « déplace », qui emménage dans le mot « feu », quand la métaphore devient stéréotypée. Cela évoque *davantage* le déménagement : le sens créé par le rapprochement revient au mot qui a prêté de nouvelles significations, il « s'installe ». Seulement, les mots « amour » et « passion » ne sont en rien dépossédés : ils restent inchangés, au « pire », ou ils conservent une partie de l'idée qu'ils ont hébergée, au « mieux ». On le voit, la métaphore du transfert, du déménagement est réductrice si elle ne rend pas compte de ces mouvements contraires d'un mot à l'autre, entre deux significations différentes au moins : une métaphore *in absentia* ne reçoit de nouvelles significations *que parce qu'elle en a données*. On peut d'ailleurs noter un deuxième sens, très intéressant, au verbe *μεταφέρω* : il ne signifie pas seulement « transporter », d'un lieu à un autre par exemple, mais aussi « porter en revenant sur ses pas, rapporter, ramener ». Faut-il y voir un signe ? Les premiers auteurs qui ont employé le mot « métaphore » dans le sens de trope, ou de figure d'analogie, y pensaient-ils ? Quoi qu'il en soit, cela nous éloigne de la métaphore comme « déplacement à sens unique ». D'ailleurs, le premier des deux sens reconnus au nom *μεταφορά*, qui renvoie aux phases lunaires, ne suggère-t-il pas l'idée d'un cycle, d'une croissance toujours suivie par une décroissance, et vice-versa ? N'y a-t-il pas en puissance, dans la métaphore ainsi conçue, l'idée d'une transformation, d'un changement d'apparence, mais qui n'est pas destiné à durer, qui ne leurre pas l'esprit, puisque le mot comme la Lune ne sont pas altérés, qu'ils retrouvent vite leur apparence coutumière ? Souvent métaphore varie : comme la Lune les mots changent d'allure, mais ils ne substituent rien.

Mais laissons là ces spéculations et revenons à la métaphore du transport, ou du déménagement.

130 Bailly, *Abrégé du dictionnaire grec-français*, p. 562, 566.

131 Serge Lebovici, *Le Bébé, le Psychanalyste et la Métaphore*, Odile Jacob, Paris, 2002, p. 71.

Si l'on veut corriger cette image, si l'on tient à la conserver donc, on peut dire que la métaphore naît du rapprochement entre deux « maisons », deux univers, deux ensembles de réalités et de significations, et qu'il débouche *parfois*, et seulement *après*, sur l'*emménagement* des nouvelles significations, des significations créées, dans l'une des deux maisons – un peu comme la femme s'installe chez le mari, dans la famille de l'époux, dans les sociétés traditionnelles. Il faut noter aussi que cet « emménagement » n'est que l'évolution « conformiste » de la métaphore : elle s'accompagne d'un appauvrissement lié à la perte du contexte d'origine, du contexte de la rencontre. Les métaphores les plus riches se désignent donc *au moins* par la mention des deux familles, des deux maisons, des deux univers – eux-mêmes, si possible, replacés dans leur environnement...

Cette conception de la métaphore comme déménagement ou emménagement est donc liée à la conception de la métaphore-mot : pour prendre une autre image, on y perçoit la métaphore comme *un bagage que l'on déplace* et qui se retrouve dans un nouvel environnement. Telle est bien la métaphore morte, ou usée, en apparence. Mais une telle définition occasionne des confusions entre le comparé et le comparant : tous les deux sont « déplacés », d'abord l'un comme mot, puis l'autre comme sens. En outre, elle ne signale pas ce qui se passe quand le lecteur, le spectateur et même l'auteur découvrent la métaphore, ce voyage où les allers-retours sont nombreux, voyage qui parfois ne cesse pas dans l'esprit de l'auteur, qui continue souvent dans l'esprit du lecteur ou du spectateur aussi, étrange voyage donc puisqu'il a lieu *entre deux pôles*, et que le bagage emporte parfois avec lui *tout son monde* – dans la métaphore vive, du moins... C'est ainsi que nous sommes amenés, dans la métaphore, par une sorte de dialogue à distance, à tisser des liens entre les deux univers que le « déplacement » a rapprochés.

Dans *La Métaphore vive*, Ricœur relève d'autres métaphores encore. Il fait une observation voisine lorsqu'il discute la métaphore du « véhicule » employée par I. A. Richards pour désigner le prédicat, le comparant : « il importe de bien noter que la métaphore n'est pas le "véhicule" : elle est le tout constitué par les deux moitiés » ; en outre, « la teneur », c'est-à-dire le thème, le comparé, « ne reste pas inchangée, comme si le véhicule n'était qu'un vêtement, un ornement. » Comme le fait remarquer Ricœur, nous ne sommes pas loin de la distinction entre « thème » et « phore » introduite par Perelman et Olbrechts-Tyteca.<sup>132</sup> Toutes ces expressions partagent d'ailleurs le même défaut : les termes de « véhicule » et de « phore » suggèrent encore que l'une des deux parties de la métaphore apporte l'idée, constitue le contenu (c'est le thème, la « teneur ») et que l'autre constitue le bagage, le moyen de transport. L'action réciproque du comparé et du comparant l'un sur l'autre, reconnue par Max Black un peu plus tard, apparaît pourtant sous la plume d'I. A. Richards déjà : c'est même le fond de son propos, mais les métaphores employées entrent en contradiction avec cette idée qui apparaît pourtant. Le phénomène se reproduit d'ailleurs avec Max Black lui-même, avec son image du filtre, de l'écran, qui inspirent celle du masque à Turbayne.<sup>133</sup>

Une autre métaphore, reprise par Ricœur, est trouvée cette fois chez Nelson Goodman : celle de l'idylle galante, de l'aventure amoureuse « entre un prédicat qui a un passé » et un sujet qui a des pudeurs, « un objet qui cède tout en protestant ». L'auteur de *La Métaphore vive* commente : « la contradiction [dans la métaphore] défait » le « mariage ancien » des mots avec leurs sens ; « la protestation est ce qui reste » de ce mariage, qui cède pourtant devant la force des nouvelles avances, devant le rapprochement nouveau.<sup>134</sup> Cette métaphore est meilleure, en effet, que celle du

---

132 P. Ricœur, *La Métaphore vive*, *op. cit.*, p. 105-106.

133 M. Black, « Metaphor », *art. cit.*, p. 39 et 41. Cf. *infra*, p. 975.

134 P. Ricœur, *La Métaphore vive*, *op. cit.*, p. 249.

« transport », telle qu'elle est comprise généralement. Elle suggère notamment l'idée d'une possible fécondité de la relation nouée. Seulement, quelque chose cède-t-il vraiment dans la métaphore ? S'il existe une tension dans la métaphore vive, il n'y a pas pour autant de rupture, sans quoi la métaphore meurt : le « mariage ancien » ne peut être rompu sans que la perception de la métaphore elle-même ne disparaisse, par là même. Bref, la métaphore ne convient pas vraiment non plus, non pas tant parce qu'elle véhicule une conception désagréable des rapports hommes-femmes, où celles-ci ne savent, ne disent pas ce qu'elles veulent, où l'homme doit imposer brutalement son désir, mais surtout parce que « l'objet » dans la métaphore vive ne « cède » pas : la tension reste ; la métaphore n'est précisément pas cette « baisade » un peu forcée. La métaphore vive, considérée dans la variété de ses usages, est plutôt une invitation à nouer des liens, une aventure concertée entre deux parties qui ont chacune un passé, même si l'initiative semble en revenir à l'une des deux. Ricœur file d'ailleurs une autre métaphore, militaire cette fois, de Goodman, celle du « transport » de troupes, « avec armes et bagages », d'un « règne » qui se voit transposé dans un « royaume étranger ». <sup>135</sup> Cette métaphore, si elle présente l'intérêt de souligner que ce n'est pas seulement « un prédicat isolé » qui « émigre », qu'il faut investir un « territoire d'invasion » avec un nombre conséquent de « troupes », ne convient pas, précisément, par cette idée persistante de conflit armé entre le sujet et le prédicat. Or, le projet du second n'est pas de supplanter le premier : aucun lien n'est rompu entre une armée ou un peuple et sa terre, dans la métaphore vive. Cette métaphore est d'ailleurs corrigée la page d'après, avec la métaphore de l'expatriation, bien meilleure : l'expatrié « reste un étranger quand il retourne dans sa patrie », en effet. Si la métaphore est une aventure, un voyage, ce n'est pas une invasion. Même la référence aux guerres d'Italie de Louis XII et François I<sup>er</sup>, ou à certaines guerres napoléoniennes, ne peut convenir : quand les vainqueurs reviennent avec un esprit nouveau ou en apportent un, c'est encore à leur seule initiative, et cela se double quand même d'une forme ou d'une autre de razzia. Dans la métaphore, il y a un double déplacement mais pas de pillage. Et, si quelque chose est « pris », « emprunté », c'est plutôt le comparant, le prédicat, que le comparé, le sujet. Le modèle est donc bien, encore une fois, celui de l'invitation – où l'invité apporte un cadeau, échange avec ses hôtes, et repart parfois avec quelque chose. Enfin, il faut se garder de ce modèle à deux termes, de ce déplacement dans les deux sens, qui ne possède encore qu'une apparence de validité : la métaphore, qu'elle soit vive ou stéréotypée, lexicalisée, est avant tout une création. Du rapprochement *naît* une signification, qui n'appartient pas à l'un des deux termes seulement. C'est cela qu'il importe de souligner, cela que l'hébergement dans une notice de dictionnaire occulte partiellement. Au risque d'y insister trop, rappelons aussi que ce « rapatriement » de la signification créée, ou son installation dans la famille d'origine, est l'évolution conformiste de la métaphore, n'a lieu précisément que lorsque la *fécondation mutuelle* des deux mots n'est plus perçue dans toute son amplitude, est partiellement arrêtée.

La métaphore du « transport », du déplacement, fût-il de troupes ou non, est donc particulièrement impropre à caractériser efficacement la métaphore aujourd'hui. C'est une source supplémentaire de méprise : elle complique encore la sortie nécessaire du modèle de la métaphore-mot, de la métaphore-substitution. Aussi en retrouve-t-on la trace chez Turbayne, avec l'idée d'un passage de catégories (« sort-crossing ») qui évoque le franchissement d'un fleuve, d'une frontière, traversée qui apparaît finalement comme une *transgression* catégorielle. On ne peut alors que préférer celle de Stanford, à la fin de son chapitre V, moins souvent citée mais qui nous change

---

135 *Ibid.*, p. 297.